

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 676.—SAMEDI, 17 AVRIL 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE RÉVD. P. LALANDE, S.J.  
Stations du carême au Gesù

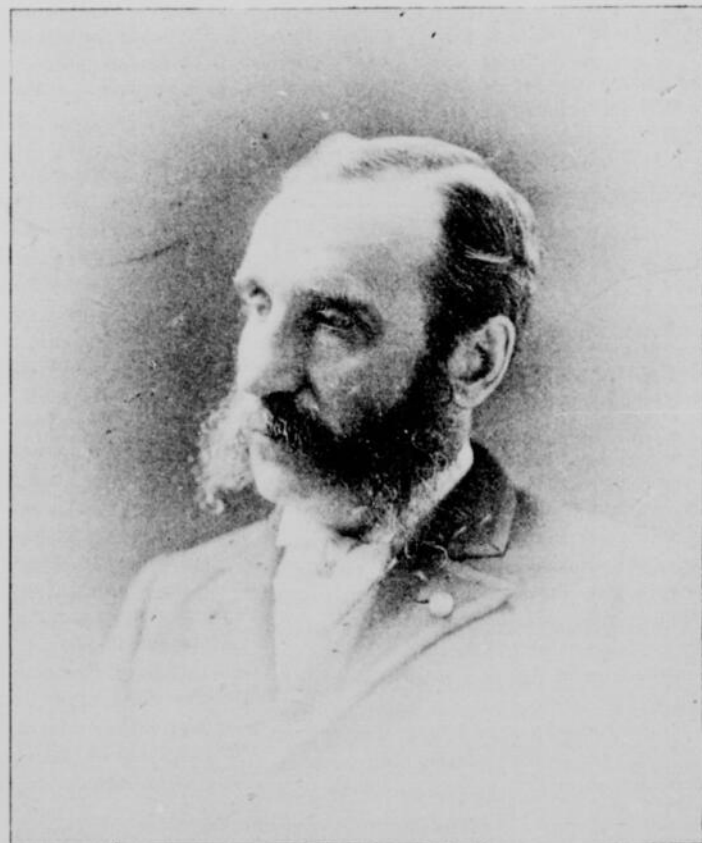


M. LE CHANOINE DE MONTIGNY  
Stations du carême à Notre-Dame

Photos. Laprés & Lavergne



L'HON. M. FLYNN  
Premier de la Province de Québec



L'HON. M. MARCHAND  
Chef de l'Opposition à Québec

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 AVRIL 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Les horreurs d'Arménie.—La semaine sainte, par XX.—Poésie : Pâques, par Myosotis.—Pâques fleuries, par H. Datis.—Biographie : M. le chanoine de Montigny, par F. Picard ; Le R.P. Louis Lalande S.J.—M. F. X. Moisan.—Nos gravures.—Confidence, par Aimée Patrie.—La maison où je suis né, par E. Moisan.—Fausse modestie, par Odéric.—Nouveau médecin.—Au Maroc, par F. Picard.—La mode.—Théâtres.—Jardin des enfants : Simples conseils, par A. Deom.—Le bâton de l'aveugle, par A. Deom.—La plus heureuse petite fille (avec gravure), F. P.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portraits : M. le chanoine de Montigny, prédicateur du carême à Notre-Dame ; Le R.P. Lalande, S.J., prédicateur du carême au Gesù ; L'hon. M. Flynn, Premier de la Province de Québec ; L'hon. M. Marchand, Chef de l'Opposition à Québec ; M. Faucher de Saint-Maurice.—La Semaine Sainte : Le Chemin de la Croix.—Les oeufs de Pâques.—Les inondations en France.—Gravure du feuilleton.—Billard.—Devialette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

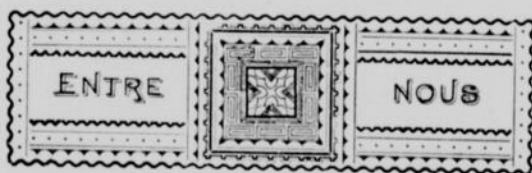
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous ne reverrons jamais plus Faucher de Saint-Maurice.

Pauvre ami !

J'aurais voulu vous parler longuement de lui, vous faire apprécier tout ce qu'il y avait de bon et de bien dans cet excellent homme, dont vous connaissez les écrits attrayants et remplis d'intérêt, mais la tâche est au-dessus de mes forces, et je ne puis que vous donner quelques notes, quelques aperçus du caractère de l'ami, qui ne laisse pas un ennemi.

Vous connaissez sa biographie : soldat, député, écrivain, employé du service civil, il a toujours rempli la tâche qu'il avait acceptée, avec honneur, probité et même avec gloire ; une gloire modeste, mais reconnue par tous les honnêtes gens.

\*\* Doué d'une constitution qui semblait être de fer, Faucher, l'aîné de la famille, avait vu tomber autour de lui quatre frères et trois sœurs, et ces morts

successives avaient laissé dans son cœur une empreinte profonde de tristesse et de mélancolie.

Il parlait souvent des chers disparus, de son frère Jules surtout, dont vous vous souvenez, et qui, la veille de sa mort, alla lui-même commander et payer son service et son cercueil, après quoi il se rendit au restaurant Laforce, où il offrit un verre de champagne à ses amis, qu'il quitta, en leur disant adieu pour toujours.

Il savait qu'il n'en avait plus que pour quelques heures, et, en effet, le lendemain, il rendait le dernier soupir.

Depuis quelques années, la santé de Faucher s'était véritablement altérée, mais il en plaisantait et disait, avec son bon sourire à ceux qui lui demandaient comment il se portait :

— Pas trop mal. J'ai, paraît-il, une douzaine de maladies mortelles, mais, grâce à Dieu, elles se combattent si bien, pour savoir qui l'emportera, que je crois en avoir encore pour longtemps.

L'an dernier, cependant, pendant l'hiver, son état devint plus grave, si grave même, qu'il demanda à recevoir l'extrême-onction. C'est ce jour-là même que nous allâmes le voir, deux heures plus tard, et alors que nous croyions trouver un agonisant, nous fûmes tout surpris d'être en présence du bon Faucher, cherchant à nous égayer nous-mêmes.

Il nous raconta la visite du R.P. Desy, qui lui avait administré les derniers sacrements, et ajouta avec une expression de figure très fine :

— Je crois que cette petite opération m'a fait du bien ; je me sens mieux.

Et cela était si vrai que, le renouveau arrivé, il sortit pour jouir des premiers rayons de soleil du printemps et voir les bourgeons éclore. Il continuait à se soigner, avait adopté un régime sévère, et bientôt les couleurs et les forces commencèrent à lui revenir.

\*\* — Deux mois à Notre-Dame du Portage, disait-il, et je serai fort comme à vingt ans.

L'espérance, qui ne l'avait jamais quitté, prenait en lui de nouvelles formes, et se manifestait par des projets sans nombre. Il parlait souvent d'aller à Paris en 1900, plus tard en Algérie, puis retourner au Mexique, etc., etc.

*Each man thinks each man mortal, but himself !*

Mais cette villégiature, sur la rive du Saint-Laurent, fut empêchée par une nouvelle catastrophe.

Dans les premiers jours de juillet, au temps fixé pour le départ, la mort posa sa main glacée sur le front de la compagne aimée du convalescent : Mme Faucher mourut le 3 juillet, après une maladie paraissant légère au début, mais qui prit tout à coup un caractère de gravité imprévue.

Ce nouveau coup affecta la santé de Faucher. Il passa un triste été, puis un hiver plus sombre encore, car le mal dont il souffrait repassait de temps à autre et ce n'est pas sans un grand serrement de cœur que je l'entendis répondre, un jour, à quelqu'un qui lui demandait s'il serait candidat à Bellechasse, comme il en avait plusieurs fois exprimé l'intention :

— Non, je ne suis plus que candidat au cimetière.

Je compris, ce jour-là, qu'il ne fallait plus lui appliquer le vers de Young, que j'ai cité plus haut.

Il était frappé et le mal empirait.

A partir de ce moment, nous le vîmes de plus en plus silencieux, indifférent à tout et ne desserrant les dents que pour exprimer une idée triste, une idée de l'au delà qu'il pressentait.

Dimanche, 28 mars, il alla communier à la chapelle des Jésuites et, l'après-midi, rendre à son ami Paul de Cazes, sa visite hebdomadaire, puis il rentra chez lui, pour n'en sortir qu'entre quatre planches !

Dieu qu'il avait tant aimé lui a épargné les douleurs d'une longue agonie. Il s'est doucement éteint sans souffrances.

\*\* Un des intimes de Faucher, Hubert Larue, a écrit, il y a dix-huit ans, le portrait de son ami, et comme il est inédit, je le publie *in extenso* :

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Taille, 5 pieds, 9 pouces ; mesure autour de la poitrine, 40 pouces. Tempérament composé nerveux-bilieux.—Race blanche.—Âge, 35 ans, plus ou moins.

D'hypertrophie, de dégénérescence, d'inflammation, de fluxion, d'indigestion, pas.—Sujet de première classe pour une assurance sur la vie.

Port d'un duc ; maintien d'un maréchal de France, ou d'Espagne ; pose d'un général de brigade ; tenue d'un tambour-major.

Seul, cette homme est toujours sérieux et grave ; sérieux comme un notaire en voie d'instrumenter, grave comme un débiteur qui descend la côte de la basse ville, et se dirige vers la banque Nationale pour y rencontrer un billet... échu la veille.

Qu'un ami vienne à sa rencontre, et, incontinent, cette excellente pâte de figure d'honnête homme, et d'homme honnête, sa déride. Un sourire naît sur ses lèvres ; ce sourire devient bientôt un franc rire, lequel irradie aux yeux, au front, à toute la physionomie. Parvenu à ce degré de paroxysme, Faucher vous lance à la tête une de ces bonnes et gauloises bêtises dont les gens qui ont infiniment d'esprit ont seuls le secret.

Vous ripostez ; une répartie de Faucher renvoie la vôtre en chemin ; vous ne répliquez plus, et pour cause ; vous perdriez à ce jeu et votre grec et votre latin.

Sur ce terrain dangereux, Faucher peut mettre en déroute tout un bataillon des sujets des rois de France et de Navarre.

Dans la conversation intime, Faucher manie l'anecdote comme un spadassin manie la dague et l'épée. Les pointes, les contre-pointes se succèdent avec rapidité et portent si juste, qu'à chaque instant, vous dites : " Touché ! "

Toutefois—chose rare—dans l'espace de cinq minutes, il peut mettre, à trois sauces différentes, la même historiette. Ce sera bien la même chose, mais, miracle de génie, chose toute différente.

Après être allé guerroyer au Mexique, à son retour au Canada, Faucher a échangé l'épée contre la plume, autre épée.

Historien, romancier, chroniqueur, il a été tout cela, et, en tout cela, il a été maître. Ses écrits resteront.

Son œuvre capitale intitulée : *De Québec au Mexique*, est l'histoire la plus complète et la plus intéressante qui ait écrite sur la campagne malheureuse du Mexique.

On lui a reproché de manquer de correction grammaticale, mais il a tant de verve et d'élan, qu'on passe aisément la dessus.

Au reste, à nous tous, pauvres écrivains Canadiens français, le même reproche peut-être fait, et avec raison. Si, au moins, nous avions des lecteurs !

Cela n'empêche pas que Faucher sera toujours un des premiers entre tous, *primus inter pares*.

La postérité, avec laquelle il n'a encore eu rien à démêler, lui érigea peut-être un humble monument funèbre, dans l'humble paroisse de Beaumont, où il est né. Si jamais je passe par là, j'irai m'incliner devant son monument. Si le mien est érigé avant le sien, à Saint-Jean, île d'Orléans, il ne sera pas, j'en suis sûr, en reste de courtoisie.

J'oubliais une chose : Faucher est archéologue, et, en qualité, vient d'ajouter un nouveau fleuron à ceux qui ornaient déjà sa couronne. Il y a six mois, il faisait la découverte des ossements du frère Liégeois.

Il n'a qu'un défaut, qu'il a contracté depuis un mois. Il joue aux quilles dans la cote du Palais, et, plus grand défaut encore, il se fait battre par le consul général d'Espagne, au grand détriment de l'honneur du drapeau Canadien-français.

Amen.

HUBERT LARUE

Ce portrait n'est pas un chef-d'œuvre, assurément ; mais il ressort de cette simple pochade, brossée en 1880, trois points tout à l'avantage de celui qui en est le sujet ; son esprit, la bonté et la passion de l'étude, qui étaient vraiment les caractéristiques de Faucher.

\*\* De l'esprit, il en avait à revendre, et c'était de l'esprit de bon aloi, naturel, prompt, rapide, juste, solide, étincelant et délicat. Et, du reste, comment n'en aurait-il pas eu, lui si profondément français de cœur, puisque l'esprit est une qualité éminemment française.

Il aimait la France avec passion et quand tant de gens n'aiment d'elle les uns, que son passé, les autres, que le présent, lui la chérissait tout entière, ancienne et moderne ; aussi s'explique-t-on facilement l'enthousiasme patriotique de ses vingt ans qui le poussa, d'une manière irrésistible, à aller faire le coup de feu au Mexique, sous son drapeau bien-aimé.



Faucher de Saint-Maurice

Les vingt mois qu'il avait passés dans l'ancien pays des Aztèques occupaient une si grande place dans sa vie, que le souvenir de cette campagne lui était toujours présent, et je crois bien ne pas exagérer en disant qu'il n'a pas vécu depuis, un seul jour, sans en parler.

L'Annuaire militaire et l'Annuaire de la marine étaient toujours chez lui, sur sa table, à portée de la main, car il en avait besoin à chaque instant, pour suivre dans leur carrière les officiers qu'il avait connus et dont il retrouvait les noms dans les journaux, lors d'une campagne quelconque : Tunisie, Tonkin, Dahomey, Madagascar, ou d'une évolution d'escadre.

Mais, ses grands jours de bonheur, étaient ceux qu'il allait passer à bord des frégates françaises qui venaient mouiller dans les eaux du Saint-Laurent.

A peine était-il arrivé à la coupée, que dix mains lui étaient tendues. Il était chez lui, et, après avoir posé ses lèvres sur le drapeau, salué l'amiral, le commandant et les officiers, on le voyait tirer d'une de ses nombreuses poches de pardessus — et Dieu sait tout ce qu'elles contenaient de paperasses ! — et présenter à l'amiral, les *Tablettes des deux Charentes*, journal de la marine, qu'il recevait régulièrement, ce qui lui permettait de donner aux arrivants des nouvelles toutes fraîches du ministère.

Et alors, commençaient les longues causeries, les récits toujours intéressants, où il parlait guerre, naufrage, manœuvres, abordages, comme un vieux marin.

Oh ! les bons moments qu'il passait à bord !

\*.\* Il aimait la France, et cependant, tous les jours en rapport avec des Anglais, il savait n'en froisser aucun, et tous l'aimaient.

Doué d'un talent supérieur, il pouvait dire bien des vérités sans blesser personne, car il trouvait bientôt, dans son cœur, de ces mots qui remuent l'âme et font vibrer une corde sensible.

Cela est si vrai que, la veille de ses funérailles, j'ai vu déposée sur sa bière une carte, portant reçu d'une certaine somme, pour messes, — dernier hommage d'amitié donné par un Anglais, protestant et franc-maçon :

N'en est-ce pas assez pour prouver combien il était sympathique et en quelle estime le tenaient même des hommes dont les croyances étaient diamétralement opposées aux siennes ?

Sa dernière volonté a été pieusement remplie, et c'est enveloppé dans les plis du drapeau français, qu'il a été déposé dans la tombe.

\*.\* Faucher était bon, foncièrement bon, et jamais, au grand jamais, on ne lui a entendu parler mal de qui que ce soit ; quand tout le monde autour de lui s'ingéniait à flétrir un misérable, qui avait forfait à l'honneur, ou encouru une peine infamante, Faucher trouvait toujours un mot pour rappeler les autres à des sentiments plus charitables et chercher à pallier la faute reprochée.

Comment faisait-il ? comme s'y prenait-il ? Je ne sais, je ne me souviens pas, mais ce qu'il disait était juste et bon, et l'on devenait plus indulgent, meilleur, après l'avoir entendu.

Ce qui le prouve bien, c'est que même en politique — cette atroce politique mesquine qui atrophie les cœurs dans notre pauvre pays — Faucher ne s'est pas fait un seul ennemi. Bien plus, la lutte finie, il était presque de règle qu'il dînât avec son adversaire, par

suite d'une entente préalable, et le vaincu devait payer les frais du repas.

L'honorable Charles Langelier, M. Turgeon et autres, le savent bien et le disent avec plaisir.

\*.\* Parlerai-je de l'homme de lettres, de l'écrivain sympathique, délicat et patriote, dont vous avez lu les pages émues, pleines de cœur et d'esprit ?

La postérité le jugera, et l'appréciera mieux que nous, mais, pour nous, le souvenir de l'homme restera comme celui d'une personnalité étrange et unique.

Il a existé un Faucher de Saint-Maurice, nous n'en aurons jamais d'autre.

\*.\* Et, pour terminer ces appréciations du caractère de Faucher, je crois ne pouvoir mieux faire que de citer les lignes suivantes de son testament :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Je crois, j'espère et j'aime : voilà les premiers mots que ma mère a bien voulu m'enseigner dans cette belle langue française, qui est la maîtresse de toutes les langues. Dieu, qui sait approuver toutes choses, me pardonnera-t-il mes fautes, par l'entremise de mes saints patrons, Narcisse, Henri, Edouard ? Mon âme est à lui ; puisse-t-elle lui revenir telle qu'il a voulu la créer.

Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser dans ma vie militaire, dans ma vie d'homme de lettres, de journaliste, de député. Je pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Ah ! mon bon Faucher, que pouvons-nous avoir à te pardonner, à toi la bonté même ?

Edouard Faucher

## LES HORREURS D'ARMÉNIE

Un prince russe, qui vient de traverser l'Arménie et s'est arrêté huit jours à Constantinople, raconte les atrocités commises par les Turcs, lors des massacres Arméniens.

Rien, a-t-il dit, ne peut donner une idée des scènes abominables, des monstrueux carnages auxquels on assiste. Plus de trente mille enfants, garçons et fillettes, ont été assommés ou égorgés. De-ci, de-là, des têtes, de petites mains, jetées sur le sol, des caillots de sang partout, des ruines encore fumantes ou des pans de murs noirs par la fumée.

Une impression d'horreur vous saisit au passage, vous possédez et vous poursuivez. Ici, un Arménien a été lié sur un escabeau, les mains derrière le dos. Ses trois petits enfants, affolés d'épouvante, poussant des cris de terreur, ont eu la tête tranchée sur la cuisse de leur père. Le genou sur lequel ils avaient coutume de s'asseoir pour jouer leur servait de billot.

Et quand le supplice fut achevé, un des sujets d'Abdul-Hamid coupa d'un coup de sabre les deux mains du père qu'étouffaient les larmes et les agitant joyeusement en l'air, il criait : " Pied de cochon à vendre ! "

Dans la plupart des vilayets, les musulmans ont enterré debout des jeunes filles vivantes de quinze à vingt ans. La tête seule émergeait, et sur cette tête ils renversaient une de ces corbeilles en osier tressé dans lesquelles se porte le pain ; ils y enfermaient des guêpes et des rats, puis enfonçaient la corbeille dans la terre de façon que les rats ne pussent la renverser.

Pouvez-vous, mères de famille, entendre sans frémir le récit de ces autres horreurs, commises à l'instigation du Sultan, si pas ordonnées par lui, ce tigre dégoûtant de sang si bien nommé : l'homme rouge ?

Les soldats prennent de petits enfants qu'ils mettent dans les bras de leurs mères ; ils font asseoir celles-ci, et, d'un coup de sabre, abattent la tête de l'enfant sur le sein maternel !...

Si plusieurs petits enfants se suivent, ils répètent cette barbarie... jusqu'à ce qu'ils tuent la mère elle-même, après des crimes sans noms !...

Nous avons rapporté ces derniers faits déjà, dans d'autres journaux du Canada.



Inondations de la Loire (Ouest de la France) : Fuite des habitants d'un village

## LA SEMAINE SAINTE

C'est pendant les jours de cette semaine que les mystères les plus augustes de notre sainte Religion nous sont représentés par les touchantes cérémonies auxquelles l'Eglise nous convie. La contemplation de l'amour infini de Jésus-Christ pour l'humanité dégradée par le péché originel, le déchirant spectacle des souffrances d'un Dieu ; voilà les grands moyens dont l'Eglise se sert pour préparer ses enfants à l'accomplissement du plus saint des devoirs : du devoir pascal.

Le premier jour de cette semaine, appelé de temps immémorial : Dimanche des Rameaux, nous représente Jésus accueilli à Jérusalem au milieu des transports de l'allégresse populaire. Triomphateur pacifique, il entre dans la grande cité où bientôt il accomplira son sanglant sacrifice. La bénédiction des rameaux et la procession nous rappellent le souvenir de l'immense cortège qui accompagna Jésus en chantant ses louanges et en exaltant sa gloire. Mais le règne de Jésus n'est pas de ce monde, une couronne périssable ne peut ceindre son front divin, il n'est venu à Jérusalem que pour souffrir ; l'Eglise nous le rappelle en nous donnant, dès ce jour, le récit de sa douloureuse Passion et de sa mort sur la Croix.

### JEUDI SAINT

Ce grand jour nous rappelle l'institution de cet admirable Sacrement de l'Eucharistie, établi par le Sauveur, comme un gage éternel de son amour.

En ce jour mémorable à tant de titres, les fidèles disciples du Christ accourent en foule dans les temples pour réparer par leurs adorations les injures cruelles que les Juifs firent à Notre Seigneur, et pour implorer le pardon de leurs propres offenses. Agenouillés aux pieds du reposoir étincelant de lumière, où Jésus nous donne une audience solennelle, nous lui témoignons notre profonde reconnaissance, nous lui demandons de toucher les cœurs de ceux qui sont insensibles aux sanglants outrages dont il fut abreuvé. Nous adorons avec un profond respect le Crucifié du Calvaire qui s'avance glorieusement sous un dais au milieu des chants de triomphe et des nuages parfumés de l'encens.

Quelques instants après, tristes et surpris, nous nous demandons : " Où est donc Jésus maintenant ? " Le saint Tabernacle est vide et le célébrant ne fléchit plus le genou au pied de l'humble trône où la Majesté Divine se plaisait à demeurer. Les cloches ne font plus entendre leurs voix argentines qui nous invitaient à venir rendre nos hommages au Roi des rois ; les accords pieux de l'orgue ne retentissent plus sous les voûtes du temple ; tout est muet : un silence de mort a succédé au chant des cantiques, tout semble nous

dire que l'Eglise va célébrer la mémoire du jour le plus triste qui se leva sur le monde.

### VENDREDI SAINT

Le soleil semble ne plus lancer ses rayons obscurcis sur la cime du Calvaire, toute imbibée du sang d'un Dieu, sur cette croix, instrument d'ignominie, où va expirer l'auguste Victime, et le chrétien, attristé par ce lugubre spectacle, se réfugie dans les bras de la miséricorde céleste pour y puiser des consolations et des forces. Ce jour s'écoule lentement, et quand l'horloge, de son marteau sinistre, annonce trois heures, nous sentons une douleur navrante envahir nos cœurs ; c'est en ce jour que Jésus endura les souffrances les plus atroces pour le rachat de nos âmes enchaînées dans le honteux esclavage du péché ; c'est à cette heure même que la mort glaça les membres divins du Sauveur et que le grand sacrifice fut consommé !

L'Eglise, parée de ses ornements funèbres, pleure comme une tendre épouse, inconsolable de la perte de son époux. Un cantique lugubre, sorti d'une bouche tremblante, se fait entendre ; répercuté par l'écho du temple, ce cri douloureux va mourir au loin et semble rappeler les souffrances du Christ et la cruauté de ses bourreaux. Ce sont les accords du *Stabat Mater*, plainte qui remue les cœurs et évoque dans les esprits le souvenir déjà lointain de cet immense deuil. Il nous semble assister au drame émouvant de l'agonie de Jésus ; il nous semble voir la mort planter son étendard vainqueur dans la plaie béante de son divin cœur, sur ses membres immobiles, sur son front ensanglanté.

Tout entiers à la contemplation de ce grand mystère nous voyons les heures s'écouler avec une lenteur extrême ; enfin les ombres de la nuit envahissent la terre et viennent jeter un voile sur ce funèbre tableau.

### SAMEDI SAINT

Les augustes cérémonies de ce jour nous rappellent de sublimes souvenirs. L'Eglise renouvelle le feu, symbole de la charité qui doit embraser nos cœurs. Elle nous exhorte au renouvellement des promesses de notre baptême et nous presse de briser les chaînes du monde qui nous retiennent captifs. Elle nous rappelle aussi les cérémonies touchantes des premiers siècles, lorsqu'elle baptisait les néophytes qu'elle avait préparés pendant l'année à cette grande action. Elle ouvrait ainsi à ses nouveaux enfants les portes du Ciel et, d'esclaves de Satan qu'ils étaient, elle les rendait enfants de Dieu. Les prophéties nous parlent de la création, du déluge, de la dispersion du genre humain et d'autres époques mémorables. Enfin, nous attendons avec impatience l'aurore du grand et beau jour de Pâques.

### PAQUES

La tristesse qui avait assombri nos cœurs pendant les émouvantes solennités de la grande semaine, fait place tout à coup aux effusions d'une joie indescriptible. Le jour de Pâques se montre enfin et, dans une sainte allégresse, nous répétons ces mots si doux au cœur d'un chrétien : ALLELUIA ! ALLELUIA ! Jésus sortant du tombeau, apparaît au milieu de ses disciples et, après avoir passé quarante jours avec eux, il s'élève vers les Cieux, entouré d'une multitude d'anges célébrant sa victoire : " Hosanna au plus haut des cieux ! " Réjouissons-nous du glorieux triomphe remporté sur la mort et sur Satan.

XX

## INONDATIONS DE LA LOIRE

(Voir gravure)

Les levées de la Loire, qui ont une certaine célébrité, viennent d'être bien éprouvées.

Ces levées, comme celles du Mississipi, sont des élévations de terre et de maçonnerie formant une digue pour retenir les eaux au moment des grandes crues.

La levée qui protège les vallées du Mesnil et de Saint-Laurent-du-Mottay s'est rompue à l'endroit qui donnait le moins d'inquiétude.

Il y a quelques mois, comme le racontait le *Journal*, des ouvriers étaient occupés à boucher avec d'énormes pierres une fissure qui s'était produite à cet endroit, lorsque tout à coup, ils sentirent le sol fléchir sous leurs pieds. Affolés, ils se sauvèrent à toutes jambes. Il était temps.

La fissure s'élargissait sous la poussée d'une énorme masse d'eau. C'était l'inondation. Avec un bruit farouche, bondissant, arrachant tout, élargissant le passage, jaillissait un jet d'écume qui devenait un fleuve.

Le spectacle était effrayant : l'alarme avait pu être donnée et les habitants s'enfuyaient, emmenant leur bétail et ce qu'ils avaient de plus précieux, pendant qu'au-dessus de leurs têtes sonnait le tocsin.

Sur les parties de la levée restées solides, beaucoup d'habitants installèrent leurs campements d'où ils voyaient encore le toit de leurs maisons émergeant de cette plaine devenue un lac et ils songeaient à leurs semailles perdues.

Maintenant tout danger a disparu, mais par quelles angoisses ont passé ces malheureux !

C'est par le mérite et non par la faveur qu'il faut chercher à s'avancer.

## PAQUES

*Jésus a quitté le tombeau  
Où l'avaient couché tous nos crimes ;  
Vainquant la mort et ses abîmes,  
Il paraît, prodige nouveau,  
Tout resplendissant dans sa gloire.  
C'est Pâques ! Chantons la victoire  
Que tout célèbre en ce beau jour  
Où l'on voit triompher l'amour !  
La nature est dans l'allégresse ;  
Les cœurs, pleins d'une sainte ivresse,  
S'envolent aux dieux parés  
Dans un cantique d'espérance,  
Que les oiseaux dans les taillis  
Redisent pour la plaine immense.  
L'autel recé dans les hameaux  
Sa parure la plus brillante ;  
Et là-bas, sous les saints arceaux  
L'orgue mêle sa voix puissante  
Au vij et joyeux carillon  
Que la cloche avec abandon,  
Lance dans la voûte azurée.  
Voici l'aurore désirée  
Où Jésus confond les méchants,  
Nous redit la voix argentine ;  
Et notre front, à ses accents  
Avec humilité s'incline.*

MYOSOTIS.

## PAQUES FLEURIES

A l'aube, dans la clarté opaline du jour naissant, de légers nuages, doux à l'œil, courent à l'Orient.

Dans l'air frais du matin, encore tout imprégné des suaves parfums de la nuit, au sommet d'un chêne dénudé, le mauvis, au manteau cendré et à la gorge couchetée, égrené les trilles perlées de sa brillante cavatine.

Comme à un signal attendu, de partout, les chanteurs ailés se joignent au concert et, à l'unisson, entonnent à plein gosier l'hymne éternel de la jeunesse et du printemps.

A l'horizon, comme s'il voulait prendre part à la fête, le soleil se lève radieux. Pareils à des flèches d'or, ses rayons pénètrent sans peine la couche ouatée de la brume floconneuse qui ondule à la brise, se fond et s'évapore en empruntant à l'arc-en-ciel les plus vives couleurs de son prisme.

En quête d'amours nouvelles, les merles sifflent dans les halliers et, de retour des chaudes solitudes du Sahara, la rapide hirondelle, pour bien reconnaître la fenêtre familière qui devra abriter sa jeune nichée, décrit ses cercles concentriques.

Les jolies primevères plaquent de larges marbrures d'un jaune pâle le vert de talus tapissés de mousses, et, à l'extrémité de chaque brin d'herbe, semblables à

des aigrettes de diamant, s'irisent aux feux du jour de fines gouttes de rosée.

Dans le clocher pointu qui, là-bas, à l'horizon, émerge au-dessus de la colline, les cloches sonnent à toute volée. Dans la grande sérénité de la campagne tranquille, leur voix claire fait entendre le pieux appel à la prière.

C'est aujourd'hui Pâques Fleuries, le joyeux anniversaire de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem ! En souvenir des jonchées de fleurs, à profusion répandues dans les rues de la capitale de la Judée sous les pas de l'Homme-Dieu, tous, grands et petits, pendant la messe commémorative, tiennent à la main le rameau béni qui, arrosé d'eau lustrale par le prêtre, toute l'année sera précieusement conservé comme le porte-bonheur de la maison.

Parés de leurs riches atours, par groupes compacts et bruyants, le long des sentiers ensoleillés qui serpentent à travers les champs, vers l'humble église paroissiale se dirigent les fidèles. Pareilles à de grandes ailes de papillons, d'un mouvement cadencé et réglé par la marche, les coiffes des femmes se balancent sur leurs épaules. Les longues théories de leurs cornettes blanches ajoutent à la poésie du pittoresque des costumes variés, hélas ! en train de disparaître.

Grand et solide gaillard de vingt-cinq ans, Pierre suivait lentement le fond du chemin creux. Une branche d'aubépine fleurie à la main, il ne perdait pas de vue l'entrecroisement des routes, comme s'il s'attendait à y voir apparaître quelqu'un.

Un moment déçu dans son espérance, son œil se voila d'un nuage de tristesse ; mais bientôt il recouvra sa sérénité première et un bon sourire s'épanouit sur sa lèvre. En pleine lumière, au carrefour débouchait enfin la blonde Geneviève.

Vingt ans, riche de formes, appétissante comme un fruit mûr, la belle fille continua d'avancer de quelques pas, puis d'un mouvement calin légèrement tourna la tête. A l'aspect prévu du jeune homme, le rouge lui monta au visage et elle demeura clouée sur place.

Le cœur lui battait fort, car, en moins d'une minute devait se décider son avenir. En secret, elle aimait Pierre, qui de son côté l'adorait ; mais, discret et timide, jusqu'alors il n'avait osé le lui déclarer. Serait-il plus hardi le jour de Pâques Fleuries et, saisissant l'occasion propice, se déciderait-il à lui offrir le bouquet des fiançailles ?

Comme s'il eut deviné la pensée de la jeune fille, s'armant d'une résolution virile, Pierre marcha droit à sa rencontre. Parvenu près d'elle, d'un accent révélant l'émotion contenue, avec un visible effort, il articula cette seule parole :

—Geneviève...

—Pierre... murmura celle-ci à voix basse et en baissant les yeux.

Ces simples mots suffirent pour rompre le charme et il prononça plus nettement :

—Geneviève, voulez-vous m'accorder votre main et devenir ma femme ?

L'âme ravie, elle resta néanmoins un moment sans répondre. S'échappant par la tangente si chère au sexe faible, elle demanda :

—Pierre, m'aimez-vous ?

—De toute mon âme ! répondit-il avec conviction.

Relevant avec lenteur ses paupières ornées de longs cils, quand les yeux de Geneviève se croisèrent avec ceux du jeune homme, il lui sembla, la douce enfant, qu'ils n'avaient plus la même expression.

Pareil à un choc électrique, un étrange frisson lui courut le long de l'épiderme, livrant son être à une émotion troublante, jusqu'alors inconnue.

Délicieusement surprise, subjuguée par cette attitude, elle abandonna sa main à l'amoureux, qui vivement s'en saisit et la couvrit de baisers.

—M'aimez-vous toujours ainsi ? murmura-t-elle l'œil humide en se penchant vers l'oreille de Pierre.

—Je vous le jure, répondit-il.

Et lui présentant la branche d'aubépine, il ajouta :

—Daignez, Geneviève, accepter ce rameau fleuri en gage de notre alliance.

Le plaçant à son corsage, la jeune fille se contenta de sourire en signe d'acquiescement.

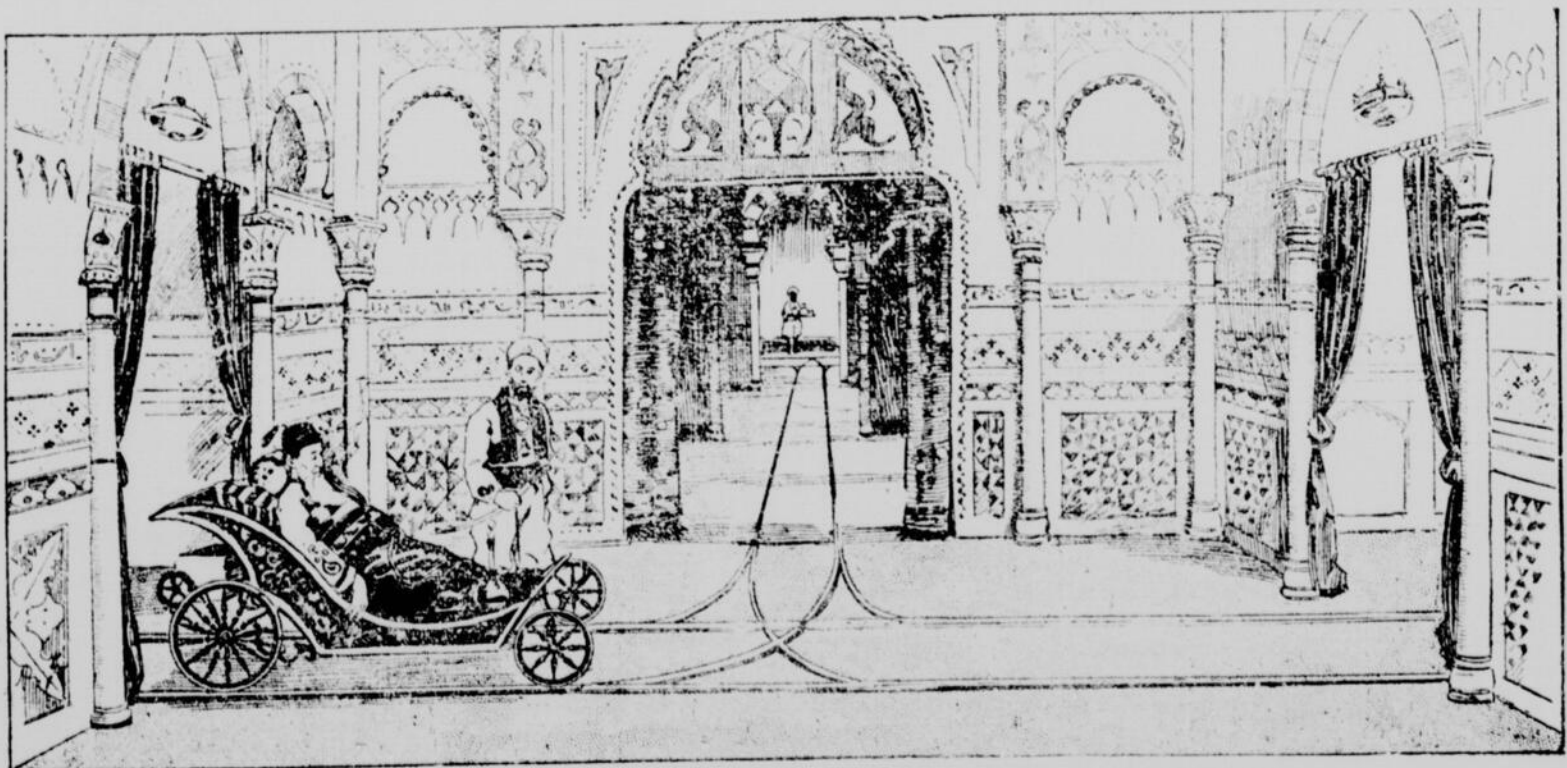
Le soleil montait à l'horizon, la sève éclatait aux bourgeons verts, les fauvettes babillardes célébraient le joyeux renouveau et l'on se sentait heureux de vivre.

Heure inoubliable où le cœur s'éveille à l'amour, qui décrit jamais la suprême saveur de vos divins épanchements et saura peindre vos ineffables délices ?

Au seuil de la petite église, quand parut le jeune couple, dans le radieux éclat du bonheur et de la jeunesse, un simple coup d'œil suffit pour renseigner l'assistance. La présence de la blanche aubépine au corsage bûssait elle aucun doute sur la nature des promesses échangées.

Hélas ! cette gracieuse idylle des fiançailles de Pâques Fleuries, encore en honneur dans certaines contrées de la France, au grand désespoir des délicats et des sincères amants de la poésie champêtre, aura bientôt cessé de faire partie des mœurs. Chassé par la froide correction de nos habitudes modernes, cet antique usage ira rejoindre, dans le passé disparu, les naïves coutumes chères à nos pères.

HENRI DATIS.



AU MAROC. — Intérieur du palais : Le Sultan dans sa voiture électrique



M. LE CHANOINE DE MONTIGNY

Nous sommes heureux de publier quelques lignes de biographie sur l'illustre prédicateur de Notre-Dame à Montréal.

Sa trop grande modestie est mal à l'aise quand on parle de lui ; notre reconnaissance nous fait un devoir de le porter aussi haut, qu'il s'estime lui-même peu de chose.

Notre reconnaissance : car voici la seconde fois en trois ans qu'il traverse l'immense Océan afin de nous apporter, en son langage rappelant celui des Dupanloup, des Isoard, des Perraud, des de Mun, la PAROLE, c'est à dire la Vérité.

Peu de personnes, à Montréal, qui n'aient été sous le charme de son éloquence. Avec Fénelon, nous disons sans crainte d'être démenti : " Il ne parlait plus : on écoutait longtemps encore, tant il avait ému ! "

M. le chanoine de Montigny fut ordonné prêtre en 1875 à Bordeaux, par le cardinal Donnet. Enflammé pour le service de son divin Maître, il consacra la première partie de sa vie à l'enseignement de la jeunesse chrétienne : en France, nul n'ignore que pour vaincre quand le moment sera venu, les nouvelles couches doivent être préparées et façonnées selon la loi du Christ.

En 1889, il fut nommé chanoine titulaire de l'insigne métropole de Saint-André de Bordeaux, et, dès lors, se voua à la prédication.

Il avait suivi l'enfance jusqu'à l'adolescence : il allait la continuer pour en faire des hommes.

Sa renommée, passant par delà les Alpes, il dut prêcher des stations à Saint-Louis des Français, à Rome. Il occupa les chaires des principales églises de France, et le peuple émerveillé put admirer la pureté de sa diction, la forme idéale de sa phrase, le fond solide de son argumentation, la chaleur communicative de sa conviction, dans les églises de Montpellier, de Quimper, de Besançon, etc., etc.

En 1894, traversant l'immensité de l'Atlantique, il vint prêcher un premier carême à Notre-Dame de Montréal. On se rappelle encore son magnifique succès !

Mais il était parti... et chaque jour, pour ainsi dire, depuis lors son souvenir était évoqué ici, ou là.

On nous explique aujourd'hui scientifiquement l'attraction magnétique : les âmes que les plus grandes distances séparent, se trouvent en communication sans savoir par quel prodige.

Est-ce cela ?—Est-ce seulement la profonde affection que nous avait gardée M. le chanoine de Montigny ?—

Je crois que, pour les deux causes, M. le chanoine se décida à revenir : et les voûtes de Notre-Dame retentirent à nouveau de ses éloquents et mâles accents.

Oh ! nous ne craignons nullement d'employer ce mot : *éloquents* ! Si trop souvent, on en abuse, il n'en conserve pas moins sa signification. Que nous fait, à nous, l'abus du mot : *aimé*, quand nous appliquons cet adjectif à l'objet de notre amour ? Et n'a-t-il pas un charme d'une suavité qui nous étonne, malgré l'abus prétendu ?

Ainsi des éloquents et mâles accents de notre héros : il a respiré l'atmosphère des orateurs, il s'est peut-être enivré aux périodes pleines d'élégance de l'illustre cardinal Pie, ce second saint Hilaire ; il est devenu semblable à eux.

Nous voudrions pouvoir donner un résumé de ses conférences du carême actuel à Notre-Dame : cela nous entraînerait trop loin, le cadre de notre journal ne nous le permettrait pas, nos lecteurs ne nous pardonneraient jamais d'avoir défloré un bouquet aussi suave !

M. le chanoine de Montigny est le secrétaire particulier de l'éminent archevêque de Bordeaux, le cardinal Lecot, si connu en France par son attachement à Léon XIII et son dévouement aux classes ouvrières.

Nous avons dit, plus haut que, pour vaincre quand le moment sera venu en France et ici, il faut que les couches soient préparées et façonnées selon la loi du Christ : à l'exemple de l'Eminentissime Cardinal Lecot, M. de Montigny s'adonne à l'apaisement des haines sociales—il a donc bien mérité de son divin Modèle ! Que nos vœux et nos prières l'accompagnent dans son voyage et tous les jours de sa vie !

LE R. P. LOUIS LALANDE, S. J.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait des deux conférenciers de la station du carême, au Gesù et à Notre-Dame.

Voici quelques notes biographiques sur le prédicateur du Gesù. Nous les empruntons surtout à la *Gazette*.

Le R. P. Lalande est un enfant du diocèse de Montréal. Après ses études classiques, il entra dans la Compagnie de Jésus, il y a une quinzaine d'années. Puis, son noviciat et deux ans d'études littéraires au Sault-au-Récollet terminés, il fut nommé professeur de lettres et de rhétorique au collège Sainte-Marie.

De là, il fut envoyé en Europe pour y suivre des cours de philosophie et de théologie. Revenu au Canada il y a trois ans, il fut ordonné, quelques mois après, par Mgr Fabre. Depuis ce temps, il a continué ses études et prêché quelques missions dans Ontario et dans la province de Québec. L'été dernier, il a repris la classe de rhétorique, au collège Sainte-Marie ; et il continue encore à enseigner, tout en prêchant sa station du carême.

Le R. P. Lalande a publié plusieurs articles dans les revues, et un ouvrage ou deux qui ont été très estimés des lecteurs canadiens-français.

Voici en quels termes Françoise—bon juge, certes !—apprécie, dans sa *Chronique du Lundi*, 29 mars, la prédication du jeune jésuite :

Montréal semble particulièrement favorisé cette année sous le rapport de ses prédicateurs du carême.

Les dilettanti—car le dilettantisme se glisse là comme ailleurs—se partagent irrésolus entre deux courants :

—Ira-t-on à Notre-Dame entendre M. le chanoine de Montigny, ou se dirigera-t-on vers le Gesù écouter le R. P. Lalande ?

Et l'on divise les dimanches entre l'un et l'autre, quoiqu'il arrive assez souvent, me dit-on, que ceux qui ont écouté une fois le révérend père Lalande, ne quittent plus les alentours de sa chaire.

J'ai pu assister à une prédication de ce dernier et l'impression que j'en ai remportée est certes des meilleures.

Nul ne contestera à la grande congrégation des Jésuites les vastes connaissances et la profonde érudition de ses membres, autre chose l'éloquence, car, si l'on nait poète, je croirais encore volontiers que l'on nait également orateur.

Or, la chaire du Gesù, depuis quelques années du moins, a bien vu passer de bons théologiens et d'austères savants, mais—toute révérence gardée—peu d'émeules des Bossuet et des Bourdaloue.

Le Père Lalande vient tout à point combler cette lacune et donne un regain de popularité à la jolie petite église de la rue Bleury.

Les mondaines, qui, hier encore, y étalaient leurs toilettes, les mondains qui y allaient logner la haute fashion, se sont trouvés stupéfaits un bon matin d'être attirés par un noble motif.

C'est un grand art que celui de la prédication. On ne le saurait trop estimer à cause de tout le bien qu'il peut faire.

Il est inutile de déguiser le fait, mais une vérité a plus de chance de parvenir jusqu'à l'âme et de créer une impression durable, quand elle commence d'abord à charmer l'intelligence par des formes impeccables de langage, un geste expressif, une diction agréable.

J'ai vu groupée autour de la chaire du père Lalande une foule de sommités sociales et parmi elles, quelques-unes peut-être qui ont été attirées, non par la sainteté du lieu, mais par l'éloquence du prédicateur ; et elles en ressortent sinon tout à fait convaincues de la force de ses arguments, à coup sûr meilleures.

Voilà l'effet d'un éloquent sermon.

J'emploie ici à regret le mot : éloquent, car c'est un cliché dont on se sert si souvent à propos de tout et à propos de rien, que j'hésite à l'appliquer aux prédications du Père Lalande.

Est-ce donc à dire que le révérend Père a atteint d'une seule envolée l'envergure des plus fameux orateurs de la chaire sacrée ? Pas encore, mais il y atteindra peut-être quand son beau talent aura mûri et reçu son plein développement.

Et nous nous réjouissons d'autant plus du succès du prédicateur que c'est un de nous, un enfant de la grande famille canadienne sur laquelle rejaillissent les plus beaux rayons de son triomphe.

Si j'osais, je reprocherais au père Lalande sa nervosité, à moins cependant qu'à cette légère exagération de sentiment on reconnaisse mieux encore sa nature ardente et son zèle d'apôtre.

Mais ce que je ne lui reprocherai pas, c'est sa grande franchise à dire, en un heureux choix de mots d'ailleurs, la vérité toute nue.

On m'a dit que certaines mères s'en sont aléument scandalisées et menacent de ne pas y conduire leurs jeunes filles.

Ces excès de scrupules sont amusants et en le dénotant, je me suis mise à songer à cette anecdote que l'on raconte du R. P. Olivier, celui même qui a succédé cette année à Mgr d'Hulst à Notre-Dame de Paris.

Lui aussi a pris pour devise de ne rien faire et de ne rien déguiser.

Une dame, légèrement offusquée de cette façon de parler, écrivit au P. Olivier une lettre dans laquelle elle avertissait le fameux dominicain que s'il ne changeait pas la couleur par trop prononcée de son langage elle se verrait obligée de ne pas amener sa fille, Marguerite à ses sermons.

Le dimanche suivant le prédicateur lut la lettre en chaire, puis, il ajouta en guise de commentaires :

—Allons, madame, faites sortir Marguerite. Elle attendra chez le pâtissier la fin du sermon...

L'histoire de Marguerite fait encore aujourd'hui les délices du tout Paris.

## M. F.-X. MOISAN

Lundi après-midi, 5 avril, M. F.-X. Moisan, président de la Compagnie de Téléphone des Marchands, de Montréal, s'entretenait avec quelqu'un, quand il perdit connaissance et roula sur le parquet.

Transporté à l'hôpital Notre-Dame, M. Moisan y



est mort le 9 courant, à onze heures du soir. Il avait été frappé d'une hémorragie cérébrale : tous les soins des médecins n'ont pu le sauver.

C'était lui l'inspirateur de la Compagnie des Marchands, formée pour l'exploitation des téléphones.

Nous offrons à la famille nos sincères condoléances.

## NOS GRAVURES

Nous donnons aujourd'hui, en première page, des portraits tout d'actualité : ce sont les portraits des honorables MM. Flynn et Marchand. Celui-là est le premier ministre actuel de Québec ; celui-ci... aspire à le devenir prochainement.

La politique est chose si bizarre, que tous deux pourraient fort bien... passer à côté du pouvoir suprême.

CONFIDENCE

Amicalement à Mme A.-B. Chassé, Toronto

Il est de fragiles fleurettes qui, à l'approche de la nuit, sous la brise fraîchissante du soir, ferment leur corolle et ne la déploient qu'au matin, sous les baisers de l'aurore...

Il est aussi des âmes délicates qui, au froid contact de la foule indifférente, aux avances même d'affections de parade, se replient sur elles-mêmes, s'enfermant dans un dédaigneux silence. Il faut, pour les épanouir, les chauds effluves d'une véritable et intelligente sympathie : autrement, elles marchent dans la vie absorbées et distraites, drapées dans les apparences d'une parfaite inconscience, mais rêvant intérieurement d'un monde éthéré où sourit, peut-être, le souvenir doux et triste d'un bonheur éphémère et lointain.

Ces natures timides mais ardentes, dissimulant au vulgaire sous l'impassibilité du masque les larges envolées de leurs aspirations, se font transparentes et limpides sous la caresse d'un œil ami et, soit que le sentiment qui les agite s'appelle amour, amitié ou gratitude, elles s'y abandonnent alors avec l'impétuosité de l'orage longtemps contenu... Et pourtant, que d'exquise sensibilité, parfois, à côté de ces déchaînements tumultueux !...

C'est le grand orgue tonnant les éclats d'un chant dramatique et retentissant et soupirant, l'instant d'après, en une mélodie douce comme un bruissement d'ailes !

Tel cache fièrement sous de froids dehors ses grandes douleurs et ses plus vives émotions, puis, attendri jusqu'aux larmes au spectacle de la misère d'un inconnu, comme ce cristal vibrant dès qu'on le heurte ou touché seulement par la répercussion de la note partie d'une musique quelconque. Et qui donc, aussi, saurait mieux compatir que celui qui a expérimenté la souffrance ? quelle âme pourrait être plus raffinée et secourable que celle qui a été ciselée dans le malheur ?

Assez généreuse pour se dévouer sans exigence et sans espoir de retour, elle se dilate, pourtant, d'une façon délicieuse sous la furtive étincelle d'un regard reconnaissant, elle goûte mieux que nulle autre l'harmonie suave d'une voix hésitante et mouillée de pleurs qui, tout bas, dit : " merci "...

Certains chagrins d'une espèce à part, enfantant le désenchantement, peuvent laisser après, eux il est vrai une funeste empreinte sur toute une vie : sentiment indéfinissable fait de doute et de mépris, ombrant d'un nuage les plus belles fêtes du cœur, jetant une plainte en ses plus gais refrains ; mais même pour ce cœur qui a ainsi souffert de la trahison, il reste toujours un chemin secret pour la pitié, à travers la sauvagerie soupçonneuse dans laquelle il s'est muré peut-être.

Trahison !... cœur muré !...

Pourquoi celui qui, dans la pleine éclosion de son printemps, a vu s'écrouler le palais enchanté de ses rêves et s'enfuir, tels de pauvres oiseaux apeurés, ses blondes illusions, ne saurait-il se réchauffer encore et se reprendre à battre à l'esérance d'un idéal ressuscité ?

Alexandre Dumas a dit : " Pourquoi le cœur après une déception ne fleurirait-il pas comme la nature après l'hiver ? "

Une affection nouvelle ne saurait-elle germer sur les ruines d'une tendresse ensevelie, tout comme il croit de splendides fleurs sur les tombeaux ?

Le vie à des accidents multiples, mais le cœur, lui, n'a qu'un attribut qui est d'aimer.

*Aimez Patrie*

Etre fidèle à son devoir, quelle grande chose ! mais y être fidèle quand il ne rapporte que des douleurs, quand il entrave l'avancement, quand on sait bien qu'il nuira à l'établissement des enfants, c'est chose si grande, que nulle récompense humaine n'est à la hauteur d'un tel sacrifice. — Mgr BOUGAUD.

LA MAISON OU JE SUIS NÉ

Souvenirs du jeune âge  
Sont gravés dans mon cœur,  
Et je pense au village  
Pour rêver au bonheur.

Quel flot de joie inonde mon âme quand je revois ces murs blanchis, ces quatre pans entre lesquels de si doux moments se sont écoulés... trop vite, hélas ! Malgré leur décrépitude, malgré leur abandon, malgré le grand silence qui les entoure, ils ont une voix pour moi : le souvenir est là. Là se sont passées les heures les plus heureuses de ma vie ; depuis mon berceau, depuis le moment où je reçus la nourriture divine pour la première fois, depuis que l'innocence ceignait mon front de son auréole jusqu'au jour où... hélas... le fléau de l'humanité vint s'abattre sur ma pauvre mère. La mort... l'horrible mort, enleva à un enfant le seul soutien qu'il possédait, dessein impénétrable du Grand Maître.

On m'emmena à la ville, où je fus placé en apprentissage, afin de gagner mon pain ; mais jamais, jamais, je n'oublierai les grands murs blancs dressés sur le vert gazon.

A présent, je me fais vieux, quelques instants à peine me restent... et pourtant, je ne voudrais pas mourir sans avoir revu la maison où je suis né.

Où, je voudrais vous revoir, grands ormes qui avez abrité mon enfance ; je voudrais entendre encore une fois le doux gazouillement de votre feuillage que vous

mêliez si harmonieusement aux chansons de ma mère me berçant.

Je voudrais revoir vos grands troncs orgueilleux, vos bras gigantesques, qui défiaient les rafales de l'ouragan terrible.

Je voudrais revoir ce tapis toujours vert et mousseux, le joyeux ruisseau aux eaux limpides, ces arbustes, ces arbrisseaux, la haute fougère, tous ces témoins de mes premiers ébats.

J'irais aussi revoir un petit monticule, dans l'humble cimetière où repose une femme vertueuse, une fidèle servante de Dieu, ma bonne mère, ma mère... puis, puis, mon cœur content s'endormirait paisible, en remerciant le Seigneur de mettre un baume éternel à ma douleur.

*Eugène Moreau*

L'homme n'est jamais plus libre que lorsqu'il assujettit ses pensées à la raison, et sa raison à la justice. — D'AGUESSEAU.

La liberté ne gagne rien à une victoire subite et inattendue ; elle vit de sacrifices longs et graduels, de conquêtes lentes et successives. — MONTALEMBERT.

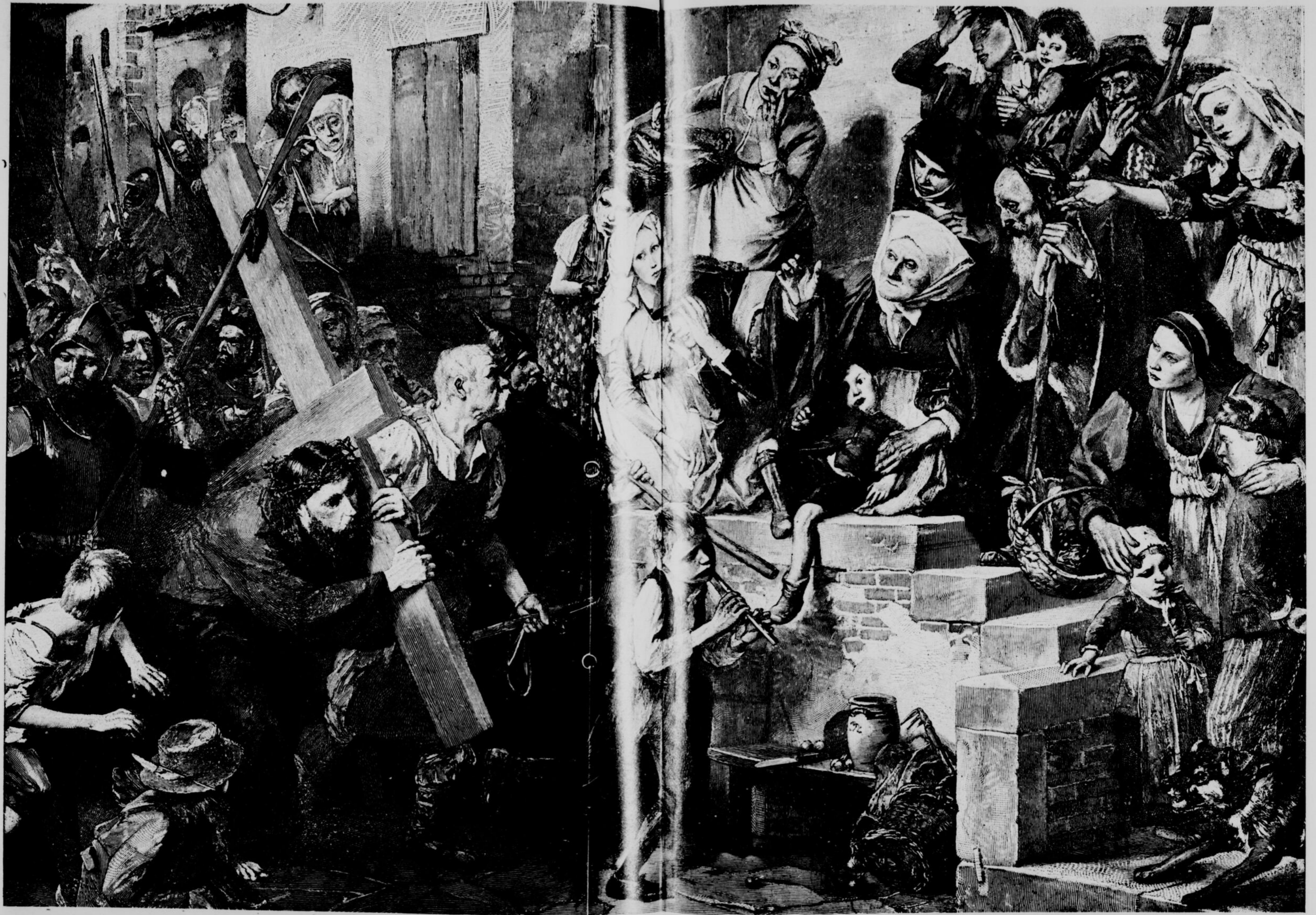


Et les cloches respectueuses  
Retournent au clocher natal  
Emportant sous leurs jupes creuses  
Les œufs rouges du temps pascal :

Les beaux œufs couleur de garance,  
Qui sont envoyés en cadeaux  
A nos petits enfants de France  
Par les poules des Cardinaux.

ARMAND MASSON.

LES ŒUFS DE PAQUES. — COMPOSITION DE M. MAILLAUD



LA SEMAINE SAINTE. LE CHEMIN DE LA CROIX

## FAUSSE MODESTIE

Un de nos confrères a eu l'exquise gentillesse de nous faire comprendre combien il est ridicule de signer : Georges Sand, Pierre Loti, Raoul de Navery, Jean de Nivelles, Aimée Patrie, Violette, Fauvette, Rodolphe Le Fort, moi !... etc !

Qui donc avait provoqué cette superbe indignation d'un confrère que nous estimons—nous lui en donnerons mainte preuve s'il le veut—?

Nous reconnaissons qu'une chose ridicule est ridicule, et nous ne nous gênons guère pour la flétrir ; mais nous ignorions totalement que le nom de plume fût un crime, ne servit qu'à abriter des gens de sac et de corde !

C'est peu galant pour les gracieuses perles du MONDE ILLUSTRÉ : les hommes, ma foi, qu'ils s'en tirent !

Je n'ai aucunement la prétention de relever... permettez-moi le mot, tout raide que vous le pensez, l'impertinence du procédé envers les délicates sensitives de notre joli journal : plus d'une vous taillera des croupières, que ma lourde main serait embarrassée d'ajuster.

Soyez persuadé, cher confrère, que ce n'est point du tout, mais absolument pas, une fausse modestie qui pousse grand nombre d'écrivains à prendre des noms de plume : n'êtes-vous pas bien plus flatté quand vous voyez, au bas de vos articles, votre vrai nom : *Gaston-P. Labat*, que si vous y voyiez, par exemple, Rodolphe Le Fort, ou Rodolphe Le Sage, ou autre ?—Car des noms anglais, permettez-moi de ne pas m'en occuper.

Un vieux grognard nous disait cent fois par jour, en mâchonnant d'inoffensifs jurons :

—Voyons ! on est soldat ou on ne l'est pas !

Vérité d'une telle évidence, que pas un de nous ne s'est jamais avisé de demander d'explications là-dessus.

Je vous dirai de même : On est Canadien ou on ne l'est pas. Laissons l'anglais aux Anglais, et tâchons de rester nous-mêmes !

J'admire Louis Fréchette, cherchant à réformer les abus qui se sont glissés dans la langue du Bas-Canada, la belle langue française, la langue des peuples les plus policés : entre écrivains, sachons user de cette langue ; respectons-nous, respectons les autres. Qui ou quoi vous autorise à dire que nos noms de plume cachent des êtres orgueilleux ?

Vous me direz : "Ce n'est pas à vous que je m'adressais !" — Vous direz en outre : "La vérité seule blesse."

Tout doux, confrère !

Vous avez envoyé votre coup de boutoir par le MONDE ILLUSTRÉ : c'est à ses lecteurs, collaborateurs ou autres, que vous vous adressez ; c'est évident !

Tant d'écrivains s'abritent sous des noms de plume dans le MONDE ILLUSTRÉ, (et en combien d'autres endroits !) qu'ils sont bien forcés de prendre cela pour eux ; à qui le diriez-vous, si ce n'est à ceux qui lisent le MONDE ILLUSTRÉ ?

Croyez-moi : tombons sur les travers du siècle, attaquons ceux qui font souffrir les pauvres, couvrons de honte les enfants mauvais envers leurs parents, rappelons aux édiles qu'il doivent, en conscience et devant Dieu, veiller à la santé publique, à la fortune de tous et de chacun, donnons un baiser à l'enfant sage, couvert de haillons ou d'habits de velours, demandons l'aumône pour ceux qui ont faim et n'osent point tendre la main.

Mais entre écrivains, respectons-nous !—Si nous sommes forcés, dans certains cas, de combattre quelques idées de nos confrères, sachons le faire sans blesser ces confrères dans leur personnalité ; combattons pour la Vérité sans doute, mais toujours sous l'égide de la Charité !

ODÉRIC.

En politique comme en morale, le chemin le plus court pour rendre les hommes heureux c'est de s'appliquer à les rendre vertueux.—L. TITHOMME.

## NOUVEAU MÉDECIN

Nos lecteurs se souviennent certes de notre jeune et sympathique collaborateur, M. Pierre Bédard ?

Depuis quelque temps, sa plume, pensait-on, se rouillait : ce n'était point du tout cela !—Absorbé par ses études de médecine, notre charmant confrère préparait ses examens.

Le 5 de ce mois, suivant le mot de Molière, il était jugé *digne d'intare* dans le docte corps des médecins !

Nous l'en félicitons vivement, et lui augurons toute sorte de bonheur dans sa belle profession.

Un médecin, c'est comme un prêtre : il se doit aux pauvres comme aux riches—et ce qu'il a vu ou entendu doit s'ensevelir dans le secret le plus profond.—F. P.

## AU MAROC

(Voir gravure)

Le Maroc, pays assez vaste puisqu'il compte huit millions d'habitants sur une superficie de cinq cent quarante mille milles carrés environ, au Sud-Ouest de l'Algérie, est un pays presque entièrement barbare encore.

Le sultan y est autocrate ; il a droit de vie et de mort sur ses sujets, droit de déclarer la guerre ou de conclure la paix. Il ne s'inquiète aucunement des besoins de son peuple, et ne songe qu'à jouir.

S'étant attaché un ingénieur français, il s'est fait construire par celui-ci un chemin de fer électrique des plus luxueux, traversant tous les appartements du palais, tous les corridors. Ce petit chemin de fer peut marcher à une vitesse de vingt milles à l'heure, et est actionné par une batterie d'accumulateurs placée derrière le siège de la voiture. Ce chemin de fer se raccorde avec le trolley établi au-dehors du palais, dans les possessions du Sultan.

FIRMIN PICARD.

## LA MODE

Costume. Pantalon, corsage de dessous et jaquette pour petits garçons de 4 à 5 ans.—En bure gris brun, avec revers, col et parements de drap vert foncé. Doubler



Costume (pantalon, corsage de dessous et jaquette) pour petits garçons de 4 à 6 ans



Robe blouse pour petites filles de 1 à 3 ans

solidement la jaquette, les manches et le haut du pantalon de croisé rayé. Corsages de dessous en même croisé. Doubler les devants en bure avec toile à l'intérieur, et replier en revers. Boutons de corne.

Robe blouse pour petites filles de 1 à 3 ans.—Cette jolie petite robe habillée est en cachemire ivoire, arrangée sur corsage ajusté en doublure. Jupe de doublure, essayée au corsage, recouverte dans le bas de cachemire sur 2½ pouces. Empiècement plat en cachemire et partie jupe de 21 pouces de long et 1¼ verge de large qui se montera en formant des plis qu'on froncera. Manches bouffantes, points d'ornement en cordonnet blanc et choux de petit ruban de même teinte que la robe.

## THÉÂTRES

Les directeurs du théâtre Royal s'attendent à avoir des salles comblées cette semaine à chaque représentation de *The Great Northwest*, le plus grand des spectacles dramatiques. C'est une histoire d'amour et de jalousie à laquelle est mêlée un peu de comédie, qui tient l'auditoire intéressé et amusé du commencement à la fin. La mise est splendide et il y a plusieurs effets extraordinairement réalistes. La scène dans laquelle l'héroïne est entraînée dans l'air à une rapidité de près de quarante milles à l'heure est l'un des incidents les plus émouvants.

La production d'une pièce contemporaine d'intérêt local au Théâtre Français devrait être une puissante attraction. Le drame en question, *L'Habitant*, a été représenté il y a quelques années dans un théâtre de l'ouest de la ville, par son auteur McKee Rankin et il a été très favorablement accueilli. Cette production est remarquable par la fidélité avec laquelle est représentée la vie des anciens Canadiens-français. Le principal rôle a été confié à M. Alex. Kearney, un montréalais qui a obtenu de grands succès sur la scène depuis quelques années. M. Kearney est un Canadien-français d'origine et il est ainsi en état de bien représenter les caractères qu'il veut nous donner. La principale partie du vaudeville est remplie par M. Walter J. Talbot, le ténor Californien.



# Jardin des Enfants

## SIMPLES CONSEILS

*Arrive en classe sans retard,  
Bien ciré, la mise soignée,  
C'est pour toi le point de départ  
Pour bien commencer la journée.*

*Que ton attention jamais  
Par des riens ne soit détournée.  
Si tu veux faire des progrès,  
Remplis de ton mieux la journée.*

*Fais tes devoirs, soigne-les bien.  
Récite la leçon donnée ;  
C'est pour toi le meilleur moyen  
De bien terminer la journée.*

*Enfant, si tu veux amasser  
Du bonheur pour ta destinée,  
Apprends, sans peur de te lasser ;  
Ne perds jamais une journée.*

ACHILLE DEOM.

## LE BATON DE L'AVEUGLE

Un pauvre vieil aveugle, qui marchait à pas tremblants et indécis sur une grande route, vint, inconsciemment, à côtoyer le fossé, au fond duquel son bâton roula.

Le pauvre vieux, qui n'avait que cet appui pour guider sa marche chancelante, s'arrêta net au moment de cet accident, et, entendant des pas s'approcher, demanda humblement à celui ou à ceux qu'il ne pouvait voir :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, aller me chercher mon bâton, sans lequel je ne puis continuer ma route ? Il vient de rouler au fond du fossé.

Et l'aveugle étendait le bras dans la direction où il avait entendu tomber son seul soutien.

Ceux à qui il s'adressait étaient trois petits garçons, mais aussi trois petits garnements. L'un d'eux, le plus méchant, répondit au pauvre homme :

— Attendez, monsieur, je vais vous le chercher.

Une minute après, le mauvais enfant remontait et tendait à l'aveugle une branche hérissée d'épines où le malheureux se piqua les doigts.

Le pauvre vieux ne se fâcha pas de ce vilain tour. Il dit simplement et d'une voix très douce :

— Vous n'êtes ni bon, ni charitable, mon petit ami. Que le sort vous épargne la cruelle infirmité dont je souffre.

Mais ni le méchant, ni ses deux compagnons ne l'écouterent et tous trois se sauvèrent en riant.

Alors, une petite paysanne, qui passait par là, s'approcha de l'aveugle, alla chercher son bâton et le lui remit en disant :

— Voici votre bâton, monsieur. Ces trois petits garçons ont été bien méchants de se moquer de vous !

Et l'aveugle remerciant la petite fille par un mot affectueux, qu'elle avait bien mérité, continua lentement son chemin.

•••

Je ne tirerai de cette simple histoire aucune morale, car vous devinez bien, mes chers enfants, à quel devoir ont manqué les trois méchants garçons dont je vous ai parlé, et à quel bon sentiment a obéi la petite fille. Il est très vilain de se moquer des vieillards, surtout quand ils sont infirmes.

Comme vous seriez malheureux, songez-y, si vous étiez, un jour, privés de la lumière !

ACHILLE DEOM

## LA PLUS HEUREUSE PETITE FILLE

Quoi de plus joli, de plus séduisant, qui fasse plus de bien à l'âme, que la vue d'un intérieur uni, où chacun aime ceux qui l'entourent ; où le chef de la maison est plein d'amour, de prévenances, pour celle qu'il a associée à sa vie ; où la mère de famille, heureuse de cet amour, sait donner à ces parts d'elle-même—ces chers petits anges que le bon Dieu lui confie,—la confiance en elle, ce respect profond pour les parents, respect plein d'amour filial faisant obéir immédiatement, sans qu'il soit nécessaire de répéter deux fois la même chose, ni de se fâcher pour être obéi ?...

A chaque instant, nous revenons sur ce sujet : parce que, ayant parcouru tant de pays en Europe et au-delà, nous avons vu, de nos propres yeux, toujours, la malédiction atteindre ces enfants ingrats, désobéissants, qui sont le chagrin de leur père, font mourir leur mère... quand les furies de l'enfer ne les portent pas, ces êtres ignobles, à traiter durement leurs parents, ou même, chose atroce ! à lever la main sur eux !



Oh ! j'ai jamais la loi ancienne, donnant le droit au père, frappé, lui ou la mère, par un monstre, lui donnant le droit de tuer cette horrible canaille ! J'ai jamais ce bon et doux Roi, saint Louis de France, faisant couper la main de ce lâche animal frappant une mère—une mère !... quelle divine douceur dans ce mot céleste !—faisant marquer d'un fer rouge, avant de le mettre à mort, le fauve immonde dont le nom fait reculer notre plume : le parricide !

Mais laissons ce sujet faisant dresser les cheveux sur la tête, et voyons cette aimable et aimante chérie, prodiguant son petit cœur en caresses à ses frères et sœurs. Qu'elle doit donc aimer sa bonne mère ; comme elle doit lui être obéissante à l'instant ; comme son bon père doit être heureux, en rentrant, le soir, de son dur labeur, de se réchauffer à cette atmosphère d'amour !

Aime-les, ma douce chérie, aime-les, tes bons parents ! Aime tes petits frères et sœurs ; et sois douce et compatissante aussi aux pauvres qui souffrent tant !

En te voyant, mon ange, tout le monde sera forcé de dire que tu es " la plus heureuse petite fille du monde ! " — FERMIN PICARD

## MAXIMES EN ACTION

LE SBAU

Paul laisse choir à pic son seau dans la fontaine.  
" Fais ceci, fais cela, dit Jean ; en cas pareil  
J'ai repêché le mien." Paul en vain se démène...  
*L'exemple en plus d'un cas vaut mieux que le conseil.*

## MOTS D'ENFANTS

— Dis, maman, pourquoi que quand on coupe son pain il diminue, et que quand on coupe son vin il augmente !...

\*•\*

Pierre est en contemplation devant une statue représentant la Source.

Il crie :

— Bonne maman, prends garde, le salon va être inondé.

\*•\*

— Ma petite maman, je t'en prie, ne me fait pas percer les oreilles !

— Mais mon enfant, ça ne fait pas mal... Et puis, il faut obéir à ses parents. Le bon Dieu le veut.

— Si le bon Dieu avait voulu que je porte des boucles d'oreilles, il aurait fait le trou lui-même, va !

## JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

J'ai, comme le tonnerre, une effroyable voix ;  
Il n'est point ici-bas de monstre plus sauvage ;  
Je cours, en serpentant, les plaines et les bois,  
Et l'Hydre, en sa fureur, ferait moins de ravage.

J'éclate de courroux, et j'écume de rage ;  
Je sape la maison, et renverse le toit.  
Alors, chacun s'enfuit sitôt qu'il m'aperçoit  
Et si quelqu'un m'attend la mort est son partage.

Ces amas de rochers, ces monts audacieux,  
Dont le superbe front semble toucher les Cieux,  
Doutent si devant moi leur place est assurée.

On voit par mes efforts leurs larges flancs ouverts,  
Et je pourrais enfin détruire l'Univers,  
Si le Ciel à ma force égalait ma durée.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 675

Enigme.—Le mot est : Fumée.

Charade.—Le mot est : Corne-muse.

ONT DEVINÉ :

Pucette et Bébé, Ovilla et Léona, David Gagnon, Dulcinea Pagé, Donat Ladonne, Les Ecureuils ; Mlle Chayer, Montréal ; Poisson d'Avril, Joliette.

## GRAVURE-DEVINETTE



Voyez donc cette pauvre vieille, comme elle porte un lourd fardeau ! Où est-elle ?

UN

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

En effet, un pas léger froissait les feuilles sèches tapissant le flanc du cap. . . .

La ramure s'agitait. . . .

Une minute encore, et Suzanne parut !

Elle semblait fort animée, la belle Suzanne.

Ses joues rougies, l'éclat de ses yeux et la sueur qui perlait à son front disaient haut qu'elle avait couru et que l'émotion la dominait.

— Arthur ! cher Arthur, fit-elle en tendant ses deux mains au jeune homme.

— Oh ! Suzanne ! ma Suzanne ! vous voilà enfin ! répondit Arthur, s'emparant des mains qui s'offraient et y collant ses lèvres.

— Quelle imprudence vous me faites commettre !

— Je ne vivais plus, Suzanne. Songez-y : ne plus vous voir !

— Et moi donc, est-ce que j'étais aux noces ? . . . Ah ! comme j'ai souffert !

— Pauvre Suzette ! Là, vrai, vous avez pensé un peu à l'abandonné ?

— Toujours, à chaque heure, à chaque minute. . . .

— Et, cependant, vous vous cachez ! . . . Je ne puis vous voir ! Votre mère me répond, à chacune de mes visites, que vous êtes souffrante, que vous naviguez sur la baie, avec vos frères, ou bien qu'elle ne sait pas. . . . Enfin, elle n'est plus la même, votre mère. . . .

— Hélas !

— Vous voyez bien que j'ai raison, puisque vous en convenez. . . .

— Il le faut bien, mon Dieu !

— Mais, enfin, Suzanne, pourquoi ce revirement complet ? . . . Qu'avons-nous fait de reprehensible ? . . . Vous savez comme nos intentions sont pures et quel respect accompagne notre mutuelle tendresse.

— Oh ! Arthur, ce n'est pas là que vous trouverez la source de tout ce qui arrive.

— Vous savez quelque chose, Suzanne ?

— Peut être bien. Mais je ne suis pas sûre. . . . je pourrais me tromper.

— Parlez, parlez.

— Eh bien, ma mère a reçu une visite il y a une dizaine de jours.

— Une visite ! . . . D'ici, de la côte ?

— Non, de Miquelon.

— Par quelle voie ?

— Ce doit être par notre barque, car l'étranger accompagnait Thomas. Vous savez que mon frère a été toute une semaine au large, en compagnie de votre cousin Gaspard ? . . .

— Je ne sais rien, Suzanne. En effet, Gaspard s'est absenté pendant de longs jours, sous prétexte d'une excursion de chasse au loin. Mais il est si bizarre, mon taciturne cousin, qu'on ne remarque plus, chez nous, ses frasques.

— Vous avez tort, Arthur. Quelque chose me dit que vous devriez, au contraire, ne pas le perdre entièrement de vue et même vous défier un peu de lui.

— De Gaspard ! . . . Qui peut vous faire croire ? . . .

— Écoutez, Arthur. . . .

Et Suzanne, baissant instinctivement la voix, se rapprocha davantage.

Puis elle détourna soudain la tête et prêta l'oreille.

— Avez-vous entendu ? dit-elle.

— Non.

— On dirait quelqu'un s'agitant dans le feuillage.

Arthur jeta un rapide coup d'œil vers l'endroit où son cousin, dans sa cachette, avait sans doute fait quelque mouvement involontaire.

Puis, haussant aussitôt les épaules :

— Comme vous êtes nerveuse, Suzanne ! . . . Vous voyez du danger partout.

— C'est vrai, fit la jeune fille, reprenant sa position première. Moi, si vaillante d'habitude, je tremble, depuis quelque temps, à la moindre alerte.

Traduction et reproduction interdites en ce pays.

— Cette fois, du moins, ce n'est rien : quelque écureuil qui prend ses ébats.

— Je vous disais donc : Défiez-vous de votre cousin : il a les yeux méchants. . . .

— Ah ! ah !

— . . . Et je n'aime pas sa façon de me regarder.

— Vous êtes si belle ! . . .

— Ne riez pas, Arthur. Ces jours derniers, me voyant les yeux rouges, il me dit avec un mauvais rire :

— " Qu'avez-vous, Suzanne ?

— " Rien qui vous concerne ! " ai-je répondu brusquement.

— " Vous êtes-vous querellée avec votre amoureux ? " a-t-il ajouté d'un air moqueur.

— " Ça ne vous regarde pas ! "

Et je lui ai tourné le dos.

Mais je l'ai vu, dans une vitre de la fenêtre où je me trouvais, serrant les poings et faisant un geste de menace.

— Une vitre est un mauvais miroir, Suzanne !

— C'est possible, mon ami. N'en parlons plus et soyez prudent.

— Pour vous faire plaisir, je le serai. — Mais revenons à votre visite de l'autre jour.

— De l'autre nuit ! — car c'était la nuit.

— Soit. Et qu'a fait ce visiteur nocturne ?

— Il s'est enfermé avec ma mère pendant une heure et j'ai été emmenée dehors par mon frère, sous prétexte de ne pas troubler la conversation qu'ils eurent ensemble.

— Ah ! diable ! fit Arthur, très intéressé.

— Puis l'étranger est reparti, accompagné toujours de Thomas et de l'inséparable Gaspard.

— De sorte que vous ne savez pas quel était cet homme ?

— Si. Ma mère m'a dit que c'était un vieil ami de mon défunt père.

— Que venait donc faire chez vous ce mystérieux personnage ?

— Voilà précisément ce que je demande en vain à tous les miens, sans pouvoir obtenir d'autre réponse que celle-ci : C'est un parent éloigné, un ami de là-bas. Il faut le croire.

— Mais votre mère, elle, — votre mère qui vous aime tant, bonne Suzanne, — a dû vous donner quelques mots d'explications avant de vous soustraire à mes recherches. . . . je veux dire à ma vue.

— Pauvre mère, elle est toute bouleversée de ce qui arrive. . . . Mes questions semblent lui faire tant de mal ! . . . Elle se contente de répondre : " Chère Suzette, j'en suis chagrine autant que toi ; mais tu ne dois plus voir ce jeune homme. . . . Un mariage est impossible entre vous. . . . Quelque chose de terrible vous sépare à jamais ! "

— Qui ou quoi peut donc nous séparer, Suzanne ?

— Hélas !

— Votre mère vous l'a dit ?

— Il l'a bien fallu : je l'ai tant suppliée !

— Et c'est ? . . .

— Du sang !

Arthur, foudroyé, chancela.

Un moment, la tête penchée, les bras battants, il demeura immobile.

Mais il se secoua aussitôt.

— Adieu ! Suzanne, fit-il virilement. Quand nous nous reverrons, je saurai s'il m'est permis de vous aimer.

— Et ce sera ? . . . fit Suzanne, anxieuse.

— Demain matin, ici, à la même heure.

— Adieu donc ! Arthur. . . . Ne désespérons pas.

Le jeune Labarou la vit disparaître par le sentier qu'elle avait pris pour revenir.

Un instant plus tard, lui-même redescendait la pente opposée tout en murmurant :

— Puisse mon père effacer cette tache de sang qui nous sépare. . . .

— Oui, comptez-y, mon bonhomme ! disait en même temps, *petto*, le cousin Gaspard, tout en se tirant, non sans peine, de sa cachette embroussaillée.

Puis le traître ajouta :

— Nom d'une baleine ! quelle posture fatigante j'avais là ! Tout de même, si j'ai mal aux jambes, mon cher cousin doit avoir mal au cœur, lui !

Et il se glissa derrière Suzanne, évitant avec soin de se laisser voir.

XI

LE MEURTRE ET LA VEUVE

Environ vers six heures de cette même matinée, une légère embarcation traversait la baie, de l'ouest à l'est.

Elle atterrit en face du Chalet.

Un homme d'une cinquantaine d'années, barbe et teint bruns,

chevelure grisonnante, sauta sur le rivage, où il s'occupa aussitôt à fixer solidement le grappin de l'embarcation.

Puis, cela fait, il se dirigea lentement, le front penché, vers le chalet, dont les murs blanchis à la chaux ressortaient, à une couple d'arpents du rivage, au milieu des arbres.

Arrivé en face de la porte d'entrée, regardant l'ouest, il frappa deux coups. . . .

Une voix de l'intérieur répondit. . . .

L'homme entra.

—Jean Lehoullier ! s'écria la maîtresse du logis, en reculant de deux pas.

—Moi-même, Yvonne Garceau !

—Que voulez-vous ? . . . Que venez-vous faire ici ? . . .

—Je viens dire à la veuve de Pierre Noël : Oublions tous deux la scène du 15 juin 1840 et ne faisons pas porter à nos enfants le poids des fautes de leurs pères.

La veuve étendit très haut son bras amaigri et s'écria avec une sombre énergie :

—Moi, pardonner au meurtrier de mon époux, du père de mes enfants ! . . . Jamais !

—Écoutez-moi. . . .

—Pourquoi vous écouterais-je ? . . . Quelle justification pouvez-vous m'offrir ? . . . Allez vous rendre la vie à mon homme, que vous avez tué à coups de couteau ?



—Arthur, fit-elle en tendant les mains au jeune homme. —Page 812, col. 1

Et la veuve, les yeux flamboyants, les poings serrés, fit un pas vers son interlocuteur.

Celui-ci, calme et triste, ne bougea pas et reprit de sa même voix humble :

—Yvonne, je pourrais ici faire appel aux souvenirs de notre jeunesse, à tous deux, de cette époque où, libres encore, nous nous aimions et avions décidé de nous unir par les liens sacrés du mariage ; je pourrais évoquer ces jours de larmes où l'on nous força de renoncer l'un à l'autre, —vous parce qu'un prétendant plus riche s'offrait, moi parce que le service maritime me réclamait dans les cadres. . . . Mais ce n'est pas à la générosité de vos sentiments que je viens livrer assaut, par surprise : c'est à votre conscience d'honnête femme, c'est à votre cœur de mère que je veux frapper.

—Une mère peut-elle pardonner à celui qui rendit ses enfants orphelins ?

—Une mère pardonne tout pour le bonheur de ses enfants. . . . Et, d'ailleurs, Yvonne Garceau, le Fils de Dieu lui-même n'a-t-il pas demandé à son Père la grâce de ses bourreaux ?

—Le Fils de Dieu avait la force d'En-Haut. Moi, faible femme, je suis impuissante. . . . Cette scène de meurtre me poursuit, me hante nuit et jour, depuis douze ans. . . . Et, tenez, au moment même

où je vous parle, je la vois ; j'y assiste ; je vous entends vous écrier : — Ah ! misérable traître, après m'avoir pris la femme que j'aimais, tu voudrais encore me voler ma réputation d'homme d'honneur, en m'accusant de tricher au jeu ! . . . Eh bien, meurs donc, et puisse ta femme ne pas te survivre ! . . . — Car ce sont là vos propres paroles, Jean Lehoullier !

Celui-ci ne broncha pas.

Elevant seulement la main avec solennité :

—Femme, dit-il, on vous a trompée, odieusement trompée ! . . . Quelques-unes des paroles rapportées sont vraies, —les premières ! Les autres n'ont pas le sens commun.

La veuve fit un geste pour protester.

Mais Jean continua, sans le remarquer :

—La querelle entre nous n'a pu commencer comme vous dites, puisque jamais je n'ai touché une carte de ma vie. . . . Nous ne jouions donc pas. Mais nous étions un peu gris, —Pierre surtout, —et vous vous souvenez comme il était jaloux, le pauvre homme, une fois dans les vignes. . . .

—Oh ! bien à tort, vous ne l'ignorez pas. . . . murmura la veuve, en jetant un rapide regard à son premier amoureux.

—Sans doute, Yvonne ; mais, comme tous ses pareils, il n'en était pas moins intraitable sur ce chapitre, quand il avait son *plumet* ! Si bien que, ce soir-là, il m'accusa devant tous les camarades de ne rechercher son amitié que pour mieux le tromper. . . . ; de profiter de ses absences pour m'introduire nuitamment chez vous ; bref, de le déshonorer ni plus ni moins. . . . Était-ce vrai, cela ?

—Vous savez bien que non.

—C'est ce que je cherchai à faire pénétrer dans sa cervelle en feu. Mais, "va te faire lan-laïre !" il n'entendait plus rien, gesticulant, criant, me mettant le poing devant la face et piétinant autour de moi, comme un furieux. Jamais je ne l'avais vu ainsi.

"Je faisais mille efforts pour conserver mon sang-froid, reculant, tournant en cercle, afin de l'empêcher de me frapper.

"Les camarades regardaient, chuchotant entre eux, sans toutefois intervenir.

"Je protestais toujours, évitant à dessein de hausser ma voix au diapason de la sienne. Mais tout de même, la moutarde me montait au nez. J'avais des bouffées de colère, des envies folles de "cogner."

"Il vint un moment où, fou de rage, ivre de vin, Jean se rua sur moi, son couteau au poing.

"Je tirai aussitôt le mien de sa gaine, tout en parant machinalement du bras gauche.

"C'est en cherchant ainsi à me protéger, que j'éprouvai à l'avant-bras cette sensation inoubliable de *froid*, bien connue de tous ceux qui ont reçu des coups de couteau.

"La lame avait passé entre les deux os et ne s'était arrêtée qu'au manche.

"Je poussai un cri de rage et frappai à mon tour, sans voir, —car un nuage de sang faisait tout danser autour de moi.

"Mon adversaire tomba, et il se fit une grande rumeur dans l'auberge.

"Des amis m'entraînèrent. . . .

"Vous savez le reste.

La veuve ne disait plus rien.

Le front penché, les yeux sombres, elle semblait évoquer, par la puissance du souvenir, cette scène d'auberge où son homme fut couché sanglant sur le carreau.

Deux ou trois minutes durant, elle garda ce silence farouche.

Puis elle releva la tête et, regardant son interlocuteur bien en face :

—Jean Lehoullier, dit elle avec une froide énergie, vous mentez !

—Madame ! . . .

—Vous mentez, vous dis je ! . . .

—Yvonne !

—Et, la preuve que vous mentez, je vais vous la donner. Attendez une minute.

Pierre ouvrait des yeux ébahis.

Mais la veuve avait disparu par la porte d'une chambre à coucher, —la sienne, —ouvert un vieux bahut et y fouillait avec ardeur. Au bout de quelques instants, elle reparait, tenant un papier plié en forme de lettre.

Elle courut aussitôt à la signature et la mettant sous les yeux de son ancien fiancé de là-bas :

—Reconnaissez-vous ce nom ?

—Sans doute : Robert Quetliven !

—Eh bien, écoutez bien ce qu'il m'écrit :

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

XIV

SCÈNES DE NUIT

Le grand foyer menaçait de s'éteindre, quand Raski, sifflant d'une façon particulière, appela près de lui Cosmas, le chasseur, et cinq ou six de leurs compagnons. Le visage du chef reflétait une préoccupation sinistre ; il promena son regard fixe et dur sur les bandits accourus à son appel, puis il dit d'une voix brève :

— Il y a un coup à faire.

— J'y pensais, répondit Cosmas.

— Le voyageur que j'ai logé dans la maringote a trop d'or pour lui seul quand nous en manquons. A l'aube, nous aurons quitté le campement, et notre troupe ne sera guère remarquée au milieu de la foule des bateleurs et des saltimbanques qui, demain, se rendront à la foire. Personne n'a pu voir entrer ce voyageur dans le camp, son cheval vaut quatre mille francs, et sa bourse renferme au moins mille livres.

— Je me charge du cheval, dit Cosmas.

— J'offre de soutirer adroitement la bourse, ajouta Vermick.

— Oui, dit Raski, et après ce tour d'adresse le voyageur dépouillé s'enfuira pour donner notre signal à la police. C'est alors qu'il sera facile de nous retrouver, nous, nos voitures et nos deux ours.

— C'est vrai, répliqua Vermick.

— Que faire ? demanda Cosmas.

— Tu n'as donc jamais d'idées, le chasseur ? demanda le chef d'une voix incisive.

— Non, répondit celui-ci, et je ne suis pas ici pour cela. Vous payez la sûreté de ma main, et la justesse de mon coup d'œil, vous n'avez que faire de mon intelligence.

— Et si je te la demandais ? . . .

— Ce n'est pas dans le marché.

— Peut-être ; eh ! bien, au lieu d'en appeler à ton intelligence, si je réveillais ta mémoire.

— Ma mémoire . . . répliqua le chasseur, elle sommeille, et je suis ivre.

En effet l'homme se courba vers le sol, s'allongeant devant les braises du foyer.

Raski lui toucha l'épaule.

— Nous avons le temps de causer, dit-il, le voyageur ne repose pas encore . . . Tu te trompes, chasseur, et tu essayes de me tromper . . . Tu n'es pas ivre, ce soir du moins . . . Et tes souvenirs ne dorment jamais . . . Quand tu vins à nous dans la grande clairière, pour nous enseigner un refuge, tu songeais moins à notre salut qu'à ta sûreté . . . Nous ne t'avons rien demandé : chacun a ses affaires . . . Seulement, trois jours plus tard, dans un cabaret où je buvais, on raconta une terrible histoire . . .

Le garde d'un château voisin de la forêt où tu nous avais rencontrés venait d'être assassiné par un braconnier dangereux. On donnait le signal à sa barbe rousse montant jusqu'aux yeux, à ses sourcils fauves croisés au-dessus du nez, il devenait facile de le reconnaître . . . Et je te reconnus . . . Oh ! je le sais, tu as bien changé ! L'œil d'un gendarme s'y tromperait. Voïna a fait bouillir assez d'herbes pour basaner ta peau, et rendre ta chevelure et ta barbe noires comme de l'encre . . . Mais si cette couleur factice s'en allait, on retrouverait bien vite ton poil rouge et ta face de loup . . .

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : tu vis à côté de nous, sans te mêler à notre vie. Continuons ta vie de braconnier à travers les pays que nous traversons, tu entretiens notre table de gibier ; et en échange nous t'offrons le pain et l'eau-de-vie . . . Mais tu ne te mêles pas à nous. Jamais, quand il s'agit d'un coup de main, tu ne nous viens en aide soit pour enlever un cheval, soit pour piller un voiturier

— Je ne suis pas un voleur.

— C'est vrai, tu es un assassin.

— Oui, j'ai tué, fit le chasseur avec une violence terrible, en arrachant avec ses ongles une motte de terre durcie, qu'il lança au travers du foyer, mais je me vengeais d'un homme qui m'avait nui, qui s'était placé entre moi et ma proie ; à qui je devais de longs mois de prison et les larmes de ma mère . . . Il était prévenu. Je ne le prenais pas

en traître. Ne pouvait-il se défendre ? Chacun de nous avait un fusil. Mais je n'ai pas tué pour voler ; cela, jamais . . .

— Bah ! fit Raski, je ne suis pas certain que la justice ferait une grande différence entre ces deux raisons de tuer. Ce qui est sûr, c'est que je connais ton secret, nous le gardons tous. Il est temps, cependant, que tu nous donnes un gage de ta fidélité, et que nous sachions si décidément nous pouvons sans danger te conserver dans la bande. Qui nous affirme que tu ne nous trahiras pas ? Si la police mettait la main sur nous, rien ne nous prouve que tu ne nous chargerait pas afin d'obtenir le bénéfice de ta trahison.

Le chasseur haussa les épaules.

— Je ne suis point un Judas, dit-il.

— N'importe, il est bon de prendre ses précautions

— Que voulez-vous de moi, décidément ? reprit le chasseur en se levant, et en se plaçant en face de Raski. Si vous êtes las de me voir parmi vous, ne pouvez-vous me l'apprendre ? Le monde est assez large pour votre troupe et pour moi ; grâce à mon fusil, je ne manquerai jamais de pain.

— Tu sais bien qu'au premier village on t'arrêterait.

— Et mes bras, pour quoi les comptez-vous ?

— Si tu avais voulu travailler, tu ne te serais pas fait braconnier . . . Ce que j'exige, le voici : Tu vas entrer dans la maringote où dort le voyageur . . . Quelques minutes après, tu nous rejoindras en apportant sa bourse et sa chaîne . . . Tu as un couteau, fais vite.

— Le tuer ! s'écria le chasseur, lui !

— Tu le connais donc ?

— Non, je ne le connais pas, répondit le chasseur d'une voix creuse, mais il est si jeune, si jeune . . .

— Prends garde ! tu vas me devenir suspect.

— Après ? . . .

— Et ceux qui nous sont suspects . . .

— Vous les traitez comme les voyageurs confiants ? . . .

— Oui, répliqua le chef.

Le chasseur ne répondit rien. Appuyé sur son fusil, il paraissait profondément réfléchir. Enfin, il se tourna vers le chef des romanichels.

— J'obéirai, dit-il, pour la première et la dernière fois.

— Histoire de mériter notre confiance, répliqua Raski.

A partir de ce moment, le chasseur ne parut occupé que du moyen de mettre à exécution le projet des romanichels.

Après avoir longtemps réfléchi, il dit à Raski :

— Je ne voudrais pas être seul pour agir, donnez-moi un aide.

— Qui ?

— Claudin.

— Un enfant ? . . .

— Justement.

— Dont on ne peut rien faire !

RAOUL DE NAVERY

A suivre

**Buvez l'Eau du Recollet** Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## LE BONHEUR D'UNE FEMME

Tout le bonheur d'une femme et de ceux qui l'entourent dépend de sa santé. Il n'y a rien d'aussi précieux que la santé, rien d'aussi facile à perdre, ni rien que la moyenne des femmes traitent avec autant d'indifférence.

Les femmes devraient toujours conserver leur système en parfait état de fonctionnement ; en agissant ainsi, elles seront toujours fortes et en parfaite santé ; leurs enfants seront des enfants forts, vigoureux et pleins de santé. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède qu'elles puissent prendre pour atteindre ce but.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont réussi des milliers de fois, après que les remèdes des médecins eurent fait défaut. Il ne faut pas s'étonner de ce fait, car elles ont été préparées par un médecin qui, depuis trente ans, est un expert et un spécialiste, ayant obtenu le plus grand succès dans le traitement des maladies particulières aux femmes.

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la maille, dans toutes les parties du Canada et des Etats Unis.

Adressez vos lettres :

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

NORTH ADAMS

ILS SONT A PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses de *Baume Rhumal* qui les guérira rapidement. Seulement 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

— Le premier coup de tonnerre de la saison s'est fait entendre, au milieu d'un grand orage, lundi soir, le 5, à Rouville.

— M. Marcotte, candidat conservateur pour la Chambre des Communes, l'a emporté aux élections de Champlain, mercredi, 7 de ce mois.

AU DEBUT

Pas de souffrances inutiles, si vous prenez, au début de votre rhume, du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français.

LE JEU DE DAMES

Le grand match L. O. Maillé et F. Riendeau, pour le championnat du jeu de dames au Canada, est enfin arrêté.

Les deux champions lutteront pour un enjeu de \$25, et un pari personnel dont le montant sera fixé plus tard. Le vainqueur sera celui qui gagnera le plus de points dans cinq parties.

La rencontre aura lieu entre le 7 et le 11 du mois de juin.

M. Jos. Leblanc, de la Pointe Saint-Charles, a été choisi "juge" de la prochaine lutte. M. J.-A. Bleau est le représentant de M. Maillé, et M. A. Langevin, celui de M. F. Riendeau.

LES ECHECS

Le 26 mars, le Cercle Saint-Denis jouait, par télégraphe, un match d'échecs avec les joueurs du club Ontarien d'Orillia; chacun se souvient encore de la défaite sanglante de ce dernier.

Une nouvelle rencontre fut proposée par les vaincus: le cercle Saint-Denis accepta, non sans avoir pris la précaution de poser comme condition—acceptée par nos adversaires—de jouer les parties en dix coups *minimum* à l'heure.

Chaque cercle mettait en ligne dix-sept joueurs.

Cette nouvelle partie eu lieu dans la nuit du 9 au 10 avril courant. Malgré la parole engagée, le match, traîné en longueur par les Ontariens, fut définitivement emporté par notre cercle, mécontent du... manque de loyauté montré en l'occurrence, et

"Jurant... mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!"

PROBLÈME No 201

Composé par M. Emile Pradignat

Noirs—3 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 200

Blancs Noirs  
1 F I T R 1 Ad libitum  
2 Mat selon le coup des Noirs.

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

C'EST POSSIBLE

Prise à son début, la consommation peut être guérie par un traitement judicieux et l'emploi du *Baume Rhumal* dont les propriétés merveilleuses et l'efficacité sont reconnues par tous. Les médecins le recommandent à tous ceux qui sont atteints d'affections de la poitrine.

PAPIER FAYARD et BLAYN

GUÉRIT RHUMES irritat de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies

Topique idéal, contre OMBLIS, (EILS-DE-FERDIAIX).—1 f. l. Pharmacie

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alu-mium plus léger que le cao téchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les unis.

**Un PRÊTRE**  
de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc. avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 18, r. des Deux-Fontes, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,  
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI—\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULIE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 3 avril 1897

53,963

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

UNE SEMAINE DE

Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WOR-CESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2½c
- Grands verres remplis de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25c
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vend 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vend 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial. 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de reprendre notre réputation si avantageusement connue.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9,30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6 h. p.m. Le Samedi et les jours de Fêtes exceptés

E. LEPAGE & Cie

Coin des rues St-Laurent et Duluth.



REMEDE NATUREL POUR LES  
Attaque d'Epilepsie, mal caduc  
Hysterie, Danse de St. Vite,  
Maladies Nerveuses, Hypo-  
condrie, Melancolie, Ine-  
briete, Insomnie, Etour-  
dissement, Debilité du  
cerveau et de la mo-  
elle epiniere, &c.

Cette medecine agit directement sur les  
centres nerveux, calmant toute irritation et  
augmentant l'effusion et la force du fluide  
nerveux. Elle est parfaitement inoffensive  
et ne laisse aucun effet desagrecable.

**GRATIS** Un Livre Precieux sur les  
Maladies Nerveuses et une  
bouteille echantillon, à n'im-  
porte quelle adresse. Les malades Pauvres re-  
cevront cette medecine gratis.  
Ce remede a été prepare par le Rev. Pere Koenig,  
de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant  
prepare sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**  
Chez tous Pharmaciens, n° 1 la bouteille  
ou 6 pour \$5.00.

AGENTS  
**E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.**  
**Laroche & Cie** Québec.



Couronnes en or ou en porcelaine posée  
sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus  
nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
VALEUR DE PLACEMENT  
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**  
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débitures et autres valeurs dé-  
sirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

LA  
**SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Onimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Eserment, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec, 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagace, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dne Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasse- rie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Ripudeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nom-  
breux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1025.

104 RUE ST LAURENT, MONTRÉAL.

**U. PERREAU**

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Re-  
liure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nou-  
veau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**Librairie Française**

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, pu-  
blications diverses, artistiques et populaires  
Gravures, Chansons, etc.  
Livres d'occasions, achat et vente.  
Nous importons de Paris, en trois semaines  
toutes les commandes qui nous sont faites.  
Prix spéciaux pour marchands.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Nouveaux Gilets et Collettertes**

Nous avons un très bel assortiment de  
gilets et collettertes de première classe  
pour dames ; ils comprennent toutes les  
nouveautés du jour ; quelques uns de  
ces gilets et collettertes sont très  
riches, d'autres sont des chefs d'œuvre  
de touche et de bon goût artistique  
avec parfaite harmonie de nuances et  
contrastes agréables aux prix suivants :

**Collettertes du Printemps**

Collettertes en drap de couleur dans  
toutes les nouvelles couleurs, peignées  
de ruches pour dames, pour le col, \$6.00.

Collettertes en drap Box, en faon drab  
et réséda, brodées de braid étroit et  
collet tailladé pour dames, \$4.25.

Collettertes en velours Shot, garnies  
de jaies et de rubans doublées de soie,  
line de fantaisie, pour dames, \$2.00.

Collettertes, patrons de Londres et  
Paris, en drap Box, velours appliqué  
sur fonds de soie et dentelle esourée,  
doublées de taffetas Shot garnies de  
ruches de mousseline de soie, pour  
dames, jusqu'à \$50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Gilets de Printemps**

Gilets en drap de couleur, en faon  
drab, biscuit et réséda doublés de soie  
de couleur de fantaisie, pour dames, \$5.00.

Gilets en drap Box, dans toutes les  
couleurs les plus nouvelles, avec collet  
lily marqueté de velours et doublés de  
soie, pour dames, \$8.55.

Gilets en drap Box, devant simples  
coutures tuyautées de satin, collet tail-  
ladé, marqueté de velours, ornés de bou-  
tons de perle, pour dames, \$10.30.

Nouveautés de Paris et de Londres, en  
faon, drab et biscuit, doublé de taffetas  
Shot ou de soie de fantaisie, pour dames,  
jusqu'à \$35.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Tweed Escurial**

Nouveau tweed à costumes. Le des-  
siner triomphe de Paris, patrons de tweed  
escurial sur fonds de laine nuancés, \$6.00.

Drapp appliqué nuancé, marchandise  
soie et laine en teintes exquises, d'héli-  
trophe, brun, gris et vert, \$9.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Nouveautés de Première Classe**

Une collection de nouveautés de pre-  
mière classe en tissus soie et laine, qu'il  
est impossible de décrire ; les dames de-  
vraient les voir, ces marchandises pro-  
duisent une attraction irrésistible, \$1.00.

**Damassé Richelieu**

Nouvelles étoffes soie et laine, dans  
les couleurs les plus délicates, un des  
tissus les plus nouveaux, \$1.65 la verge.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**

1765 à 1783, rue Notre-Dame